

LA TRACE OU LA DONNÉE

*Le lecteur situé
à l'épreuve du flux*

David Bories

La trace ou la donnée — Le lecteur situé à l'épreuve du flux

Conçu et dirigé par David Bories — Albi, France.
Rédigé en utilisant l'intelligence artificielle générative.

Mai 2026.

0.7.0-poche

contact@artisanat-de-la-donnee.fr

Table des matières

Introduction	1
<i>Pour une approche processuelle de la réception de la donnée</i> . . .	1
Préface méthodologique	3
<i>Le fond, la forme, et le statut de ce troisième tome</i>	3
Pourquoi cette préface	3
L'analogie de 1950	3
Le statut des illustrations	4
Le statut du « flux du réel » et le rapport aux deux premiers tomes	5
La position du lecteur et la responsabilité de la forme	6
Une éthique, et de quelle sorte	6
Le statut de ce tome et le rôle de l'IA	7
La règle de ce tome en une phrase	7
La trace ou la donnée	9
<i>Le basculement, repris au bord du lecteur</i>	9
Avertissement	9
Préambule — Reprendre le seuil, et le retourner	10
Partie I — Le sur-débit a deux faces	10
Partie II — Une seule trace dans toute la trilogie	11
Partie III — Deux états à ne pas confondre : la donnée muette et la donnée morte	12
Partie IV — Ce que ce basculement fonde	15
Repères	16
L'acte de lecture	19
<i>Le troisième geste, et pourquoi il s'arrête plus tôt que les deux autres</i>	19
Préambule — Déduire l'acte, ne pas l'inventer	19
Partie I — La lecture est plus courte que l'inscription	20
Partie II — Ce qui sépare la lecture de l'inscription : l'objet, non la structure	21
Partie III — Le déchiffrement, cœur de l'acte	22
Partie IV — Deux héritages du lecteur	23
Partie V — Le seuil de sortie : ce qui suit la lecture	24

Repères	25
Le lecteur situé	27
<i>Ce qui borne une fenêtre, et pourquoi nulle lecture n'est de nulle part</i>	27
Préambule — Le lecteur n'est pas un point sans épaisseur	27
Partie I — Les constituants du situé	28
Partie II — La fenêtre examinée pour elle-même	29
Partie III — Ce que la situation du lecteur éclaire	30
Repères	31
Lecture humaine, lecture automatique	33
<i>Ce qu'un automate « lit », et pourquoi la machine est un lecteur situé de plus</i>	33
Préambule — Une asymétrie à ne pas trancher trop vite	33
Partie I — Ce que l'automate fait, et ce qu'il ne fait pas	34
L'intention déléguée à l'instrument	36
L'ingestion aveugle et l'ingestion déléguée	37
Partie II — La machine est un lecteur situé de plus	38
Partie III — Ce que cette asymétrie éclaire	39
Repères	40
Les propriétés de la lecture	41
<i>Sélectivité, durée, coût — et pourquoi la lecture ne suit pas le débit</i>	41
Préambule — La lecture aussi a ses propriétés	41
Partie I — La sélectivité	42
Partie II — La temporalité	42
Partie III — Le coût et la fatigue	43
Partie IV — Ce que ces propriétés annoncent	44
Repères	45
Le sur-plus de lecture	47
<i>La submersion, l'impossible bibliothèque, et les trois chemins du titre</i>	47
Préambule — Le torrent vu du lecteur	47
Partie I — La submersion : l'excès d'une chose bonne	48
Partie II — L'impossible bibliothèque	49
Partie III — Trace ou donnée : les trois chemins du titre	50
Partie IV — Ce que ce partage prépare	51
Repères	52
Les trois postures	53
<i>Cadrer, déléguer, accepter — et le coût de chacune</i>	53
Préambule — Trois voies, aucun salut	53
Partie I — Cadrer : déplacer ou restreindre sa fenêtre	54
Partie II — Déléguer : hériter la situation d'un autre lecteur	54
Partie III — Accepter : la lucidité responsable	56
Partie IV — Les trois postures et la sagesse collective	57
Repères	58

Le lecteur qui se sait	61
<i>La probité, l'éthique minimale, et la fin de la trilogie</i>	61
Avertissement	61
Préambule — Ce qu'un lecteur peut savoir de lui-même	62
Partie I — Pourquoi une éthique, et de quelle sorte	62
Partie II — La probité du lecteur : lire ou se faire aider à lire . . .	63
Partie III — Le lecteur qui se sait	66
Repères	67
Bibliographie raisonnée du Tome 3	69
<i>Appareil de références du</i> La trace ou la donnée	69
Ce qui ne changera pas	69
Renvois internes à l'essai	71
Concepts introduits par le présent tome	72

Introduction

Pour une approche processuelle de la réception de la donnée

Ce qui passe devant un regard sans y entrer ne demeure pas davantage que ce que le flux aurait emporté.

Le premier tome a défendu une idée simple et dérangementante : nous ne vivons pas entourés de données, mais de réel qui s'écoule, et la donnée n'est pas un objet que l'on cueille — c'est un prélèvement opéré sur le flux du réel, un instantané qui, dès qu'il est pris, commence à s'éloigner du monde qu'il décrit. Ce tome parlait de la *fabrication* de la donnée. Le deuxième tome a montré ensuite que la donnée n'est pas faite pour rester solitaire : elle se transmet, se transporte, se propage — et il a conduit ce mouvement jusqu'à son emballement, le torrent, ce régime où la circulation accélérée produit plus de données qu'aucun regard fini n'en peut suivre. Ce tome traitait la *circulation*.

Le deuxième tome s'est arrêté à un seuil, qu'il a tenu avec rigueur. La circulation, disait-il, a fait sa part : elle a porté la donnée à portée d'un lecteur. Mais une donnée à portée n'est pas une donnée lue. Ce qui parvient devant un regard peut y entrer — devenir une donnée vivante, un sens actualisé — ou passer sans y entrer — n'être qu'une marque qui défile, une inscription que nul ne déchiffre. Ce basculement, le deuxième tome ne l'a jamais franchi : il l'a nommé comme une menace, jamais comme un fait. Car le franchir suppose un acte que la circulation ne contient pas — l'acte de lecture. C'est de cet acte, et de celui qui l'accomplit, que part le présent tome.

De cette reprise, le tome dégage une thèse directrice, jumelle de celles qui l'ont précédée. Le premier tome posait : la donnée naît d'un acte de lecture accompli sur une trace. Le deuxième : la donnée navigue parce qu'elle est fixée. Le troisième pose : **sans lecture, la donnée redevient trace**. Le titre l'énonce comme une alternative — *la trace ou la donnée* —, car c'est exactement ce que le torrent laisse au lecteur : selon qu'il lise ou non ce qui lui parvient, la matière reçue est donnée vivante ou trace muette. Et de cette thèse découle tout le reste : il y a un acte pour lire, comme il en fallait un pour prélever et un pour transmettre ; cet acte est

le fait d'un lecteur *situé*, dont la fenêtre est finie ; ce que le lecteur fait de ce qui le déborde n'est pas écrit d'avance — il peut cadrer, déléguer, ou accepter avec lucidité ; et toutes les traces non lues ne sont pas un échec, car certaines données ne valaient que par une fraîcheur qui ne s'est pas attendue.

Les huit documents qui composent ce tome conduisent cette idée depuis le basculement hérité du seuil — ce qui passe devant la fenêtre sans y entrer — jusqu'à la posture finale du lecteur qui se sait débordé et qui en répond. Au terme de ce parcours, la trilogie s'achève : non sur une consigne, mais sur une lucidité, et la responsabilité qui vient avec elle. Car la vitesse du torrent, le deuxième tome l'a établi, nous l'avons mise ; le lecteur débordé n'est pas la victime d'une intempérie, mais une portion de ce qui a creusé le courant. Ce que cela engage pour lui — pour sa probité, pour sa part dans une sagesse qui ne peut être que collective — est ce que ce dernier tome a charge de dire.

Ce tome part donc du bord du lecteur, là où le précédent s'arrêtait. Il a pour objet ce que la circulation ne peut accomplir à la place de personne : la part du lecteur. Et il tente de montrer en quoi cette part — l'acte de lire, sa situation, sa limite, son éthique — complète et déplace la manière dont on pense aujourd'hui la réception des données.

Conçu et dirigé par **David Bories.**

Rédigé en utilisant l'intelligence artificielle générative.

Mai 2026

Préface méthodologique

Le fond, la forme, et le statut de ce troisième tome

« Toutes les opinions ne se valent pas, mais toutes méritent d'être pesées. »

— adapté d'un adage attribué à Voltaire

Pourquoi cette préface

Ce troisième tome déploie, en huit documents, une réflexion sur la réception de la donnée. Comme les deux premiers, il n'est ni un manuel pratique, ni un manifeste politique, ni un traité académique. Il est un essai de conceptualisation, qui cherche ce qui demeure vrai de la lecture de la donnée indépendamment des techniques qui la sollicitent à un moment donné, et qui s'interdit pour cela de prescrire la forme concrète que prennent les choses dans le temps présent du lecteur.

Cette posture est celle des deux premiers tomes, et elle vaut ici à l'identique. Le lecteur qui a lu leurs préfaces méthodologiques les retrouvera dans leurs principes ; il peut, s'il le souhaite, passer directement aux documents. Cette préface les reprend néanmoins pour elle-même, parce qu'un tome doit pouvoir être abordé seul, et parce que la réception de la donnée appelle quelques précisions propres — plus délicates qu'ailleurs, car ce tome assume une éthique, et qu'une éthique mal bornée se périmerait avec les mœurs qui l'auraient inspirée.

L'analogie de 1950

Reprenons l'analogie qui ouvrirait les préfaces précédentes. Imaginons que nous sommes en 1950. L'automobile se démocratise. Pour penser la transformation qu'elle annonce, on peut établir des faits qui relèvent

du **fond** — vrais indépendamment de l'évolution future du produit : une automobile roule, donc il faudra un revêtement au sol ; elle consomme, donc il faudra des points de ravitaillement ; elle se conduit, donc il faudra apprendre à la conduire. Ces énoncés ne seront pas démentis par l'histoire.

Mais on ne peut pas, en 1950, fixer la **forme** : la largeur des voies, les limitations de vitesse, l'électrification future, le détail du code de la route. Ces éléments dépendent d'une évolution imprévisible. Les figer serait une erreur.

Le présent tome applique strictement cette distinction à la réception de la donnée. Le premier tome avait posé qu'une donnée se prélève, se fixe et se périme ; le deuxième, qu'elle se transmet, se transporte, se propage ; le troisième pose qu'elle se lit — ou ne se lit pas. Et il en énonce le fond : il faut un acte pour la lire, un lecteur situé pour l'accomplir, une fenêtre finie qui borne ce qu'il peut recevoir, une part qui ne se délègue pas sans qu'on en hérite la situation. Ces énoncés sont, sur la réception, ce que « il faudra apprendre à conduire » était sur l'automobile. **Le tome s'interdit de prescrire la forme** : les dispositifs de lecture, les interfaces, les outils d'assistance, les politiques de formation, les institutions du référent. Le lecteur qui chercherait ici des recettes — comment lire mieux, quel outil adopter, quelle réforme conduire — ne les y trouvera pas, non qu'elles soient illégitimes, mais parce qu'elles relèvent d'un autre travail.

Cette retenue est, ici, plus exigeante qu'ailleurs. Car le tome touche à des phénomènes dont le présent est saturé — la difficulté de lire qu'on observe, les dispositifs qui captent l'attention, les machines qui lisent à notre place. La tentation serait grande de juger ces formes. Le tome s'en abstient : il énonce ce qui est vrai de l'acte de lire pour longtemps, et laisse à l'ouvrage de mise en pratique, et au lecteur, le soin de regarder les formes datées du présent.

Le statut des illustrations

Le tome mobilise un certain nombre d'exemples concrets : la carte au trésor qu'on déchiffre plus ou moins loin, le message d'erreur affiché sur un écran, le randonneur qui porte un champignon au pharmacien, le thermomètre qu'on lit sans le dupliquer, la confiture qui gave là où la myrtille régalaît, le secrétaire qui résume la presse à son notable, le radiateur qu'on baisse après avoir lu la température.

Ces illustrations relèvent de la **forme**. Elles sont datées, révisables, et ne constituent pas des affirmations empiriques sourcées. Elles servent à rendre intuitif un concept abstrait — pas à le démontrer. Le lecteur est invité à les lire comme on lirait, dans un texte de 1950, « une automobile peut atteindre cent kilomètres à l'heure » : vrai à la date d'écriture,

accessoire au raisonnement, destiné à être dépassé. Seul le concept qu'elles servent engage l'essai.

Le même statut vaut pour les images directrices. Le premier tome avait posé le fleuve — le flux du réel —, le canal — le flux d'observation —, la vague et l'océan, la source, le torrent. Le deuxième en avait ajouté deux : l'irrigation, l'art d'amener l'eau vers où elle est nécessaire ; et la spirale, le mouvement par lequel le réel s'éloigne d'une donnée en tournant autour d'elle. Le troisième n'ajoute pas d'image nouvelle au réseau : il habite celles qui existent, du côté du lecteur. Le torrent y est regardé non plus comme un débit qu'on produit, mais comme une crue qu'un regard fini subit ; la fenêtre, déjà posée au premier tome comme la bande du spectre des temps qu'un être perçoit, y devient l'objet d'un examen pour elle-même. Ces images relèvent de la forme ; seul le fond qu'elles servent engage l'essai. Une image qui cesse d'éclairer peut être remplacée sans perte.

Le statut du « flux du réel » et le rapport aux deux premiers tomes

Le présent tome mobilise constamment des notions établies dans les deux premiers : le flux du réel, le prélèvement, l'acte d'inscription, la fixation, la péremption, la trace, le lecteur situé, sa fenêtre ; et, du deuxième tome, l'acte d'échange, le transport comme rapport entre deux déplacements, la propagation, le torrent, le sur-débit relatif à la fenêtre. Il ne les redéfinit pas ; il les suppose acquises et renvoie, pour leur établissement, à la *Bibliographie raisonnée du Tome 3* et aux documents qu'elle indique.

Sur le « flux du réel », la précaution des tomes précédents demeure : l'essai n'engage pas une thèse métaphysique sur la nature ultime du réel. Que l'écoulement appartienne au réel lui-même ou à notre condition de le percevoir, le propos tient dans les deux cas.

De même, quand le tome emploie des formules qui semblent prêter une activité aux données — « la donnée redevient trace », « la trace attend un lecteur », « le torrent submerge » — ce sont des raccourcis d'écriture. Ce qui agit, dans tous les cas, ce sont des humains, des institutions, des dispositifs techniques — des systèmes sociotechniques. La donnée elle-même ne fait rien ; elle est lue ou ne l'est pas par des actes humains. Le raccourci est commode ; il ne doit pas être pris à la lettre. Cette précaution est particulièrement importante ici, car la réception, plus encore que la fabrication ou le mouvement, donne l'illusion d'une passivité du lecteur — comme si la donnée « s'imposait » à lui. Le tome y insiste : lire est un acte, et la submersion elle-même engage celui qui s'y abandonne autant que celui qui produit le débit.

La position du lecteur et la responsabilité de la forme

Le tome vise un lecteur singulier : celui qui prendra le concept entre ses mains pour en faire quelque chose dans son propre contexte. Cette responsabilité de la forme — déterminer, dans tel cas concret, ce qu'il faut lire et ce qu'on peut laisser passer, quand on ne sait pas lire et à quel référent s'adresser, où cadrer sa fenêtre, à quel dispositif déléguer et à quel prix — n'est pas un défaut du concept. C'est le concept qui reconnaît la responsabilité humaine pour ce qu'elle est : irréductible à une règle générale, toujours à reprendre dans la situation.

Le concept est une lampe : il éclaire la zone où il faut regarder, il avertit qu'il y a là des écueils — la donnée vue prise pour une donnée lue, la lecture déléguée dont on oublie qu'on en hérite la situation, l'abstention prise pour une neutralité. Il ne dessine pas la carte détaillée des récifs. Cette carte, c'est à chaque humain, dans chaque contexte, de la dresser.

Le tome assume enfin, plus encore que le deuxième, une part d'ouverture délibérée. Sur certaines questions — l'arbitrage de la sagesse collective, le partage de ce qui mérite d'être lu, l'étendue du tissu de référents qu'une société entretient —, il pose le cadre sans trancher le contenu, parce que ce contenu relève du présent de chacun. Cette ouverture n'est pas une lacune ; elle est la forme que prend, sur ces questions, le respect du lecteur.

Une éthique, et de quelle sorte

Ce tome se distingue des précédents sur un point qu'il faut annoncer d'emblée. Les deux premiers tenaient une discipline strictement descriptive : ils disaient ce qui est vrai de la donnée, jamais ce qu'il faut faire. Le présent tome assume une **éthique de la lecture**. Il le fait parce que sa matière l'exige : dès lors qu'on décrit ce que le lecteur peut faire de ce qui le déborde — cadrer, déléguer, accepter —, on suppose un critère pour en juger, et ce critère est éthique, non descriptif.

Mais cette éthique est soigneusement bornée, et sa borne est ce qui la préserve de se périmer. Elle est **minimale** : elle se réduit à un seul devoir — ne pas laisser passer pour lu ce qu'on a seulement vu. Elle est **atemporelle** : ce devoir valait pour le scribe noyé sous les tablettes comme pour le contemporain noyé sous les notifications ; il ne dépend d'aucune technique. Et elle est **systémique** : elle ne repose pas sur le seul individu sommé de tout savoir lire, mais sur une collectivité qui entretient les référents vers qui se tourner. Une éthique ainsi bornée n'est pas un jugement de forme déguisé ; elle est un fait de fond sur ce qu'engage l'acte de lire. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que ce tome est propositionnel.

Le statut de ce tome et le rôle de l'IA

Ce tome a été conçu et dirigé par David Bories, et rédigé en utilisant l'intelligence artificielle générative. Cette transparence n'est pas un effet de mode : elle est une cohérence avec la thèse même de l'essai, et le troisième tome lui donne un dernier relief.

Selon la théorie développée aux tomes précédents — la métaphore de la sauvegarde, les trois âges de la donnée, la distinction entre fraîcheur et vraisemblance, le modèle de langage comme point de circulation qui propage sans produire la connaissance —, un grand modèle de langage n'est pas un lecteur direct du flux du réel. Le présent tome ajoute une précision qui le concerne au plus près. Lire est un acte accompli par un lecteur situé ; et un modèle de langage, lorsqu'on lui délègue une lecture, est lui-même un lecteur situé de plus, dont on hérite la situation. L'IA, ici, a déchiffré et recombina de la matière déjà inscrite ; elle n'a pas accompli, à la place de l'humain, l'arbitrage qui décide de ce qui mérite d'être lu et retenu. C'est l'humain qui a vu l'urgence du sujet, choisi l'angle, tranché les phrases, retenu et rejeté.

Il y a là une mise à l'épreuve de la thèse du tome par sa propre fabrication. Cet essai sur la lecture a été écrit en déléguant une part du déchiffrement à un instrument qui est lui-même un lecteur situé — une sauvegarde qui lit avec le corpus figé qu'on lui a donné. Que cette délégation ait été féconde tout en confirmant que la part de l'arbitrage restait humaine est exactement ce que le tome décrit lorsqu'il traite de la délégation : on n'en sort pas de la situation, on en adopte une autre. Que cette collaboration mérite d'être examinée plus frontalement fait partie des questions que l'essai laisse ouvertes, et qu'un travail séparé pourra reprendre.

La règle de ce tome en une phrase

Ce tome dit ce qu'il est vrai de dire de la lecture de la donnée pour longtemps. Il laisse à d'autres, et au lecteur, le soin de déterminer ce qu'il faut en faire pour aujourd'hui.

Préface du Tome 3 rédigée en mai 2026.

La trace ou la donnée

Le basculement, repris au bord du lecteur

Tome 3 — Document 1

« *Ce qui est écrit sans effort est en général lu sans plaisir.* »

— Samuel Johnson, rapporté par James Boswell (1791)

« *Une marque qui ne renvoie à rien pour personne n'est plus une marque : c'est du grain dans la pierre.* »

— Formule de travail

Avertissement

Ce document occupe, dans la trilogie, une place symétrique à celle qu'occupait le dernier document du tome précédent. Là-bas était le seuil : le point où la circulation cédaît la place à la lecture, et que le tome traitant du mouvement tenait avec rigueur sans le franchir. Ici est la reprise : le point où la lecture commence. Le tome précédent s'était arrêté en tendant la main par-dessus le seuil ; ce document la saisit. Il ne recommence donc rien. Il hérite d'un acquis — le sur-débit relatif à la fenêtre — et il le retourne : ce que le mouvement décrivait du côté de la production, la réception le ressaisit du côté de qui le subit. Le lecteur qui aborde ce tome sans avoir lu le précédent peut le faire ; il lui suffit de savoir que la circulation, parvenue à son emballement, dépose devant tout regard plus de données qu'aucun regard fini n'en peut suivre. C'est de là, et de là seulement, que part ce tome.

Préambule — Reprendre le seuil, et le retourner

Le tome précédent s'est achevé sur un fait, qu'il a posé comme son dernier mot : le **sur-débit relatif à la fenêtre**. La circulation accélérée fabrique plus de données en mouvement qu'aucune fenêtre finie n'en peut absorber. Ce n'était pas une appréciation, mais un fait de circulation, mesurable en principe : il y a, à tout instant, un débit de données qui excède toute capacité de réception. Le tome avait établi la *production* de ce débit, et s'était arrêté là, parce que ce qui advient de ce qui passe devant une fenêtre sans y entrer n'est plus une affaire de circulation.

Ce document reprend ce fait exactement, et opère sur lui une seule opération, qui commande tout le reste du tome : un **retournement de perspective**. Le tome précédent regardait le sur-débit du côté de qui le produit — la circulation le fabrique. Le présent tome le regarde du côté de qui le reçoit — un lecteur fini le subit. Ce sont les deux faces d'un seul concept, et c'est ce qui fait du sur-débit une soudure entre les deux tomes plutôt qu'une simple frontière. Le tome précédent a établi la face production ; il la posait comme son dernier concept. Le présent tome part de la face réception ; il en fait son premier problème.

La première phrase de ce tome pourrait donc s'énoncer ainsi. *Le tome précédent a montré que la circulation produit plus de données qu'aucune fenêtre n'en peut lire. Reste à demander ce que devient ce qui n'est pas lu — et ce que peut le lecteur qui se sait débordé.* La première question porte sur la matière : trace ou donnée ? La seconde porte sur le lecteur : que fait-il de ce qui l'excède ? Le présent document traite la première ; les suivants déploieront la seconde.

Partie I — Le sur-débit a deux faces

Une seule chose, subie au lieu d'être produite

Le concept-charnière, celui qui appartient simultanément aux deux tomes, doit être formulé avec soin, car c'est lui qui constitue la soudure.

Le flux du réel, le premier tome l'a posé, n'a pas de débit absolu : il prend un débit *relativement au fragment observé*. De même, le torrent n'excède pas dans l'absolu : il excède *relativement à une fenêtre*. Le lecteur ne perçoit qu'une bande du spectre des temps, bornée par un seuil de l'instantané et un seuil de l'éternel ; il est un lecteur situé, et sa fenêtre est finie. La donnée qui circule s'écoule par rapport à cette fenêtre finie. Quand la production augmente sans que la fenêtre s'élargisse à proportion, ce n'est pas la fenêtre qui grandit : c'est le débit qui monte. Et ce sur-débit, relatif à la fenêtre, brouille ce qu'on pourrait percevoir du réel à travers elle.

Voilà la face que le tome précédent a établie : le sur-débit *produit* par

l'emballlement de la circulation, fait objectif, mesurable en principe. Le tome précédent en distinguait deux sources, qu'on peut rappeler sans les reprendre, car le présent tome en hérite : la vitesse, qui fait monter le débit, et la coexistence des régimes, qui l'élargit en maintenant côte à côte des dispositifs que les lecteurs assimilent à des rythmes inégaux. Cette seconde source mérite d'être retenue, car elle pointe déjà vers la réception : si les régimes se superposent, c'est que les fenêtres des lecteurs diffèrent, et qu'aucun saut ne s'assimile partout au même rythme. Le débit qui déborde n'est donc pas seulement rapide ; il est aussi épaissi par la diversité des fenêtres qu'il doit servir — ce dont le présent tome fera son objet.

Le présent tome ajoute l'autre face, qui est la même chose vue de l'autre bord : le sur-débit *subi* par un lecteur situé dont la fenêtre est finie. Ce n'est plus un fait de circulation, c'est un fait de lecture : la donnée passe devant le lecteur, il la voit, il ne la lit pas. La première face était le dernier concept du mouvement ; la seconde est le premier problème de la réception. Entre les deux, aucune coupure : un seul concept, regardé tour à tour depuis la rive qui produit et depuis la rive qui reçoit.

Le soit... soit que le tome précédent n'a pas franchi

Le tome précédent l'avait formulé lui-même, en tendant la main : la donnée qui est illisible *en puissance* parce que le débit excède toute fenêtre deviendra, de l'autre côté, soit **trace** si nul ne la lit, soit **donnée** si un lecteur situé la lit. Il ne franchissait jamais ce *soit... soit* ; le présent tome ne traite que de lui.

C'est ici que se décide tout le tome. Ce que le torrent dépose devant le lecteur n'est, en lui-même, ni trace ni donnée arrêtée : c'est de la matière en attente d'un acte. Selon que cet acte a lieu ou non, la même matière reçue est donnée vivante — un sens actualisé — ou trace muette — une marque qui a défilé sans être lue. Le titre du tome énonce cette alternative : *la trace ou la donnée*. Ce n'est pas le titre d'un état de choses, mais celui d'un partage qui se rejoue à chaque fenêtre, à chaque instant, sur chaque fragment du débit. Le tome a pour objet ce partage, et l'acte qui le tranche.

Partie II — Une seule trace dans toute la trilogie

Pas de seconde acception

Écartons d'emblée une complication qui menacerait la cohérence de la trilogie entière. On pourrait être tenté de penser que le tome précédent et celui-ci manient deux notions différentes de la trace : l'une, une marque qui circule sans être lue ; l'autre, la trace du réel que le premier tome avait définie. Cette tentation doit être nommée et écartée. **Il n'y a qu'une seule notion de trace dans toute la trilogie : celle du premier tome.**

Rappelons-la dans sa rigueur. Le sixième document du premier tome a défini la trace comme une marque que le flux du réel laisse sur la matière par l'effet de son propre écoulement. Trois caractères la définissent : elle est *causée* — produite par un processus aveugle, voulue par personne ; elle est *physiquement liée* à ce qui l'a produite — l'empreinte a réellement été creusée par le pied ; et elle est *lisible mais non lue* — elle offre une information potentielle qu'aucun lecteur n'a encore actualisée. La trace est du réel lisible ; ce n'est pas encore une donnée. Entre les deux, un seuil que rien ne franchit tout seul : il faut un acte de lecture. La donnée, elle, est *voulue* — produite par un acte qui vise, découpe, inscrit.

La donnée peut redevenir trace

Ce que le présent tome ajoute n'est pas une seconde trace, mais la compréhension d'un mouvement de retour. Le premier tome avait montré l'aller : le réel dépose des traces, et un lecteur situé, en les lisant, en fait des données. Le tome montre que le retour existe aussi : une donnée que plus personne ne lit ne porte plus que son inscription — elle retombe à l'état de trace, marque matérielle en attente d'un lecteur qui, un jour peut-être, la lira de nouveau et en fera une donnée.

Ce n'est pas un concept neuf ; c'est le cycle du premier tome relancé dans l'autre sens. La trace est ce qui attend d'être lu ; la donnée est ce qui a été lu. Une donnée délaissée par tout lecteur cesse d'être lue : elle redescend donc, par définition, vers l'état dont elle était sortie. Le réel est plein de traces ; le flux de données, en s'emballant, se met lui aussi à en produire — des données délaissées faute de lecteur. Le torrent ne fait pas que charrier des données : il en laisse retomber en trace à mesure qu'il déborde les fenêtres.

Partie III — Deux états à ne pas confondre : la donnée muette et la donnée morte

La donnée muette : un état relatif et réversible

Vient maintenant une distinction fine à tenir, sous peine de confondre un état réversible et une mort. Car « ne pas être lue » recouvre deux situations de natures différentes.

La première est la **donnée muette**. Elle possède toujours une interprétation — un code qui la déchiffre existe —, mais ce code est inconnu *de ce lecteur-ci*. Ce n'est pas une mort : l'interprétation existe, ailleurs, chez un autre lecteur. L'utilisateur d'une application qui regarde le code source de cette application sait que c'est une donnée, mais ne sait pas la lire ; elle est muette *pour lui*, vivante pour le développeur. L'état est relatif et réversible : il suffit qu'un lecteur compétent se présente pour que la donnée muette redevienne parlante. La donnée *cachée* — celle que

son producteur lui-même ne peut relire, comme l’annotateur involontaire qui n’accède pas à ce qu’il a produit — est dans la même situation : il ne la lit pas, mais elle n’est pas morte pour autant, car un lecteur, quelque part, le pourrait.

La donnée muette n’est donc pas retombée en trace. Elle reste une donnée : elle a son code, son interprétation, sa communauté de lecture — seulement, le lecteur qui lui fait face n’en fait pas partie. Sa mutité est une affaire de rapport entre une donnée et un lecteur, non une propriété de la donnée.

La donnée morte : la seconde mort, causée par l’écoulement du réel

La seconde situation est la **donnée morte**. C’est le cas limite où *plus aucun lecteur, nulle part*, ne peut l’interpréter. L’interprétation n’est plus cachée chez un autre : elle est universellement perdue. Il ne reste que l’inscription sur le support.

Une donnée dont l’interprétation s’est universellement perdue meurt de la seconde mort — la disparition — non par défaillance du support, mais par perte du lien interprétatif ; sa cause est l’écoulement du temps du réel, qui a emporté la communauté de lecture. Il ne reste que l’inscription : la donnée a disparu, la trace demeure.

Ce rattachement est fidèle au cinquième document du premier tome, qui distinguait les deux morts de la donnée. La première mort est la péremption : la donnée demeure lisible et intacte, mais elle ne dit plus le réel présent ; elle atteint la *validité représentative*, non l’existence. La seconde mort est la disparition : la donnée cesse purement et simplement d’exister ; elle atteint l’*existence*, non la validité. Et ce document rangeait déjà du côté de la seconde mort le cas où « le format devient illisible faute de machine pour le lire ». La perte universelle d’interprétation est exactement de ce type. Son *mécanisme* relève du temps du réel — le courant a emporté la clé de lecture, la communauté qui savait déchiffrer s’est éteinte ; mais son *résultat* relève de la disparition — il ne reste plus de donnée, seulement une marque sur un support. Ce n’est donc pas une troisième mort qu’il faudrait inventer : c’est la seconde mort, la disparition, causée par l’écoulement du réel.

La donnée morte ainsi définie rejoint le premier tome : « ne porter plus que son inscription », c’est être redevenue une trace. La donnée morte est sortie du champ de la lecture, car la lecture, on le verra, ne porte que sur de l’inscrit déchiffrable ; n’étant déchiffrable par personne, la donnée morte n’est plus qu’une marque matérielle — une trace brute du réel, qu’un jour un nouvel acte d’inscription pourra peut-être prélever sous une autre description (« marques régulières sur silicium, datées de telle époque »), mais qui, en tant que donnée, a disparu.

La trace qui passe en péremption

La péremption n'est pas la disparition : on vient de distinguer les deux morts. Ce qui suit ne concerne que la **première** — celle où la donnée demeure lisible et intacte, mais ne dit plus le réel présent, ayant perdu sa validité représentative.

La première mort n'est pas un instant mais un **seuil graduel**. Tant que la fenêtre de lecture d'une donnée reste ouverte sur le présent, elle sert l'acte en cours. Quand l'écart au flux du réel dépasse ce que son usage tolère, elle cesse d'éclairer le présent — sans cesser d'être lisible. Ce seuil est sa **durée limite d'utilisation** : intrinsèque à la donnée lorsque son objet la fixe, tenue par défaut selon son âge lorsque rien ne la spécifie.

On peut alors distinguer, non trois lieux, mais trois rapports au flux. La donnée **fraîche** sert l'acte. La donnée **consolidée** ne sert plus l'acte mais le bilan : sa part sommable en a été retenue — extraite dans une *donnée consolidée* au sens du premier tome : moyenne, total, exacte et sans saut — et son détail demeure relisible un temps. La donnée **péremptée** ne sert plus que la mémoire : sa fenêtre de lecture s'est refermée sur le présent, son inscription subsiste. *Péremptée*, et non simplement *périmée* : périmée dit l'écart au réel, qui croît continûment et ne se décrète pas ; péremptée dit l'état que l'œuvre donne à cet écart quand il excède ce que l'usage tolère. Et ces trois rapports ne remplacent pas les trois âges du premier tome — fraîche, mûrissante, d'archive — : les âges disent le vieillissement subi ; les trois rapports disent les états réglés qu'une œuvre donne à ce vieillissement, l'usage qu'elle réserve à la donnée à mesure qu'elle vieillit — l'acte, le bilan, la mémoire. Faire passer une donnée d'un rapport à l'autre n'efface aucune vérité : on l'écrit dans son nouvel état **avant** de la retirer de l'ancien. La péremption ordonne ; elle ne détruit pas — et surtout, elle ne donne pas la seconde mort : une donnée péremptée reste lisible, donc rouverable.

Exemple (forme datée). Un devis refusé voit son usage clos d'emblée : sa durée limite d'utilisation tombe à zéro, il passe en péremption aussitôt. Un devis sans suite passe en péremption au terme du défaut de son âge. L'artisan, qui connaît la fraîcheur de ses données, règle ces seuils ; il ne crée pas la péremption, il en fixe la mesure.

La transfiguration de la donnée péremptée en récit

Le premier tome montrait l'aller : le réel dépose des traces, un lecteur situé les lit, en fait des données. Le présent tome a montré le retour : une donnée que plus personne ne lit retombe à l'état de trace, en attente d'un lecteur qui, un jour, la relira et en fera une donnée. La donnée péremptée est exactement cette trace en attente.

Reste à dire ce qu'un lecteur en fait. Et ici le corpus impose sa rigueur : **lire ne réactive pas la donnée et n'en produit pas une nouvelle**. La

lecture déchiffre, point. Au seuil de sortie, que le Document 2 nommera, le lecteur tient un éventail ; l'une de ses issues est d'**inscrire** ce qu'il a lu — et c'est alors un **acte d'inscription consécutif, distinct de la lecture**. Le **récit** est cette inscription : non la donnée péremptée réanimée, mais une **donnée nouvelle**, prélevée autrement, qui commente et relie. Le lecteur ne ressuscite rien ; il relit, puis il inscrit.

Deux natures, donc, qu'on ne confond pas. Le **consolidé** garde la preuve : sommable, exact, il tient le compte de ce qui fut. Le **récit** porte la relecture : forme avec perte, assumée, il rend le sens. On ne demande pas au récit de prouver l'activité passée — seulement de la rendre relisible. Et en l'inscrivant tant qu'un lecteur peut encore lire la donnée péremptée, on tient ouvert le lien interprétatif : le récit est ce qui, du présent, **diffère la seconde mort**.

Exemple (forme datée). Un moteur (un programme) peut tenir le rôle de lecteur : on lui remet la mémoire consolidée et la trace péremptée d'une période, il en déchiffre le contenu ; l'inscription consécutive — le récit relisible — est rangée auprès des autres traces de l'œuvre. Le moteur n'atteste rien : il relit, et l'on inscrit. La preuve, s'il en faut, reste au consolidé.

Le symptôme et le sédiment

La distinction n'est pas une subtilité de classement ; elle nomme deux effets distincts du torrent. Le sur-débit, la soudure du pont, est précisément ce qui *fabrique massivement de la donnée muette*, en faisant passer devant chaque lecteur plus qu'il n'en peut interpréter. La plupart de ce qui défile n'est pas mort — un lecteur, ailleurs, le déchiffrerait —, mais il est muet pour celui qui le voit passer, faute de temps, de code, ou d'attention. La donnée muette en masse est le **symptôme** du torrent : le signe que le débit excède les fenêtres. La donnée morte, elle, en est le **sédiment** : ce qui, faute durable de tout lecteur, finit par tomber au fond et n'être plus qu'inscription. Le torrent produit beaucoup de mutité et un peu de mort ; et le drame, on le verra, n'est pas tant qu'il produise l'une et l'autre, que de ne plus savoir distinguer ce qui méritait d'être lu de ce qui pouvait retomber.

Partie IV — Ce que ce basculement fonde

La thèse fondatrice du tome

On peut maintenant énoncer la thèse directrice du tome, jumelle de celles qui l'ont précédé.

Sans lecture, la donnée redevient trace. Le basculement entre trace et donnée ne se produit que dans l'acte de lecture,

et là seulement. Une donnée que nul ne lit n'est pas une donnée diminuée : c'est une trace qui attend. Ce que le torrent dépose à portée n'est ni trace ni donnée arrêtée, mais une matière dont la lecture — ou son absence — décidera l'état.

Cette thèse préserve intacte celle du tome précédent. Le tome du mouvement disait : *la donnée navigue parce qu'elle est fixée*, et il allait jusqu'au point où la navigation excède la lecture, sans franchir ce point. Le présent tome dit : *sans lecture, la trace ne devient pas donnée*, et il part de ce point précis. Il n'hérite pas d'un problème résolu — la trace serait déjà constituée —, mais d'un problème *posé* : le sur-débit. Et il le transforme en sa question propre : que fait le lecteur de ce qui le déborde ?

Pourquoi tout dépend désormais d'un acte

Le tome précédent pouvait décrire le torrent du dehors, comme un régime qu'on observe. Le présent tome ne le peut plus, car son objet — le basculement trace/donnée — ne se produit nulle part ailleurs que dans un acte accompli par un lecteur situé. Tant qu'on reste du côté de la circulation, on peut tout mesurer : le débit, la vitesse, la propagation. Dès qu'on passe du côté de la réception, plus rien ne se mesure du dehors : il faut un lecteur, son corps, son attention, son code, sa décision. Le basculement n'est pas un événement du monde qu'on constaterait ; c'est l'effet d'un acte qu'on accomplit ou qu'on omet.

C'est pourquoi le document suivant doit s'arrêter longuement sur cet acte. Avant de demander ce que le lecteur fait de ce qui le déborde, il faut savoir ce que c'est, exactement, que lire — quel geste accomplit celui qui transforme une trace en donnée, et en quoi ce geste diffère de celui qui, au premier tome, prélevait une donnée sur le réel. Le basculement dépend d'un acte ; reste à décrire l'acte. C'est l'objet du document qui suit.

Repères

Pour les références mobilisées dans ce document — la trace causée opposée à la donnée voulue, le seuil que rien ne franchit tout seul, les deux morts de la donnée (péremption et disparition), le lecteur situé et la fenêtre comme bande du spectre des temps —, voir la *Bibliographie raisonnée du Tome 3*. Le statut de méthode est posé dans la *Préface méthodologique* ; le code source illisible pour l'utilisateur, la donnée cachée à son producteur relèvent du statut des illustrations. Les concepts repris des tomes précédents — la trace et le seuil, les deux morts (premier tome, documents 6 et 5), le sur-débit relatif à la fenêtre comme seuil du mouvement et ses deux sources, la vitesse et la coexistence des régimes (deuxième tome, documents 8 et 7) — y sont établis. Le présent tome hérite du *fait* du sur-débit, non de ses moteurs, qui appartiennent à la

circulation ; il retient toutefois que la coexistence des régimes tient aux fenêtres inégales des lecteurs, ce qui annonce son propre objet. La trace est unique dans toute la trilogie : ce tome n'en introduit pas de seconde acception ; il établit seulement qu'une donnée peut redevenir trace, ce qui est le cycle du premier tome relancé.

L'acte de lecture

Le troisième geste, et pourquoi il s'arrête plus tôt que les deux autres

Tome 3 — Document 2

« Lire, c'est prêter l'oreille à une voix absente. »

— d'après une intuition que l'on prête à de nombreux lecteurs

« Lire un thermomètre ne fabrique pas un second thermomètre.
»

— Formule de travail

Préambule — Déduire l'acte, ne pas l'inventer

La trilogie a posé deux gestes fondateurs. Le premier tome a établi l'**acte d'inscription** : celui par lequel un lecteur situé prélève une valeur sur le flux du réel et la fixe sur un support — l'acte qui fait passer le réel au statut de donnée. Le deuxième tome a établi l'**acte d'échange** : celui par lequel un humain décide de faire passer une donnée d'un point à un autre — l'acte qui met la donnée en circulation. Les deux étaient symétriques : l'inscription engage un support de fixation, l'échange un support de transport ; l'inscription fonde la donnée, l'échange l'accomplit.

Reste un troisième geste, que les deux tomes ont nommé sans le traiter, en le réservant à celui-ci : l'**acte de lecture**, par lequel un destinataire fait, de la donnée parvenue, un sens actualisé. C'est lui qui tranche le basculement posé au document précédent : trace si l'acte n'a pas lieu, donnée s'il a lieu. Tout le tome en dépend ; il faut donc le décrire avec exactitude.

Et la méthode pour le décrire est elle-même un acquis. On ne déduira pas l'acte de lecture d'une intuition sur ce que « lire veut dire ». On le déduira de la définition de la donnée que les tomes précédents ont posée.

Cette contrainte est féconde : elle produit un résultat plus resserré, et plus solide, que ce qu'une intuition aurait inventé. Car la première tentation — calquer la lecture sur la liste complète des facultés du lecteur — conduit à une erreur que la trilogie permet de détecter et d'écarter.

Partie I — La lecture est plus courte que l'inscription

Pourquoi elle ne peut pas avoir la même structure

Le sixième document du premier tome énumérait cinq facultés du lecteur : percevoir, distinguer, interpréter, viser, inscrire. La tentation était de calquer l'acte de lecture sur cette liste complète. C'est une erreur, et le cinquième document du premier tome la révèle.

Si l'acte de lecture avait la même structure complète que l'acte d'inscription — s'il allait jusqu'à viser et inscrire —, il produirait le même résultat : une donnée fixée. Lire reviendrait alors à *dupliquer*. Or le cinquième document a établi que dupliquer une donnée ne crée pas un second acte d'inscription : la duplication porte sur la fixation, non sur l'acte, qui est unique et non répétable. Et l'expérience la plus simple confirme l'analyse : lire un thermomètre ne fabrique pas un second thermomètre. Celui qui lit « 38,2 °C » n'inscrit rien de neuf dans le monde ; il actualise un sens, et c'est tout. Si lire était inscrire, chaque lecture déposerait une donnée nouvelle, et le monde croulerait sous les doublons de tout ce qui a jamais été lu. Il n'en est rien.

L'acte de lecture s'arrête donc plus tôt. Sa structure est : **percevoir** → **distinguer** → **déchiffrer**. À ce point, l'acte est accompli : le sens est actualisé, et rien n'a été fixé. Les deux dernières facultés du sixième document — *viser* et *inscrire* — ne sont pas des étapes de la lecture : ce sont les facultés de la *production*, qui appartiennent à l'acte d'inscription. La lecture est faite des facultés de **réception** ; l'inscription y ajoute celles de **production**. C'est pourquoi l'inscription va jusqu'à fixer une donnée nouvelle, là où la lecture s'arrête à l'actualisation du sens.

Les trois moments de l'acte

Examinons brièvement les trois moments, pour ne pas les confondre.

Percevoir : capter la donnée par un sens. L'œil rencontre l'inscription sur l'écran, l'oreille la parole, le doigt le relief du braille. C'est le moment où la matière inscrite entre dans la fenêtre du lecteur. Sans perception, rien ne commence ; ce qui ne tombe pas dans la fenêtre n'est pas même offert à la lecture.

Distinguer : isoler la donnée dans le flux confus du perçu. Percevoir une page n'est pas encore distinguer la ligne, le mot, le signe pertinent. Distinguer, c'est découper dans ce qui est perçu l'inscription qui fait

sens, et l'enlever au fond sur lequel elle se détache. C'est le moment où une marque cesse d'être une tache parmi d'autres pour devenir *cette* marque-ci, à lire.

Déchiffrer : convertir l'inscription distinguée en son sens, au moyen d'un code. C'est le cœur de l'acte, et le moment où il s'achève. Déchiffrer « 38,2 °C », c'est convertir ces signes en la valeur qu'ils portent, au moyen du code des chiffres et de l'échelle thermométrique. À ce terme, le sens est actualisé ; la donnée, de muette ou de potentielle, est devenue parlante pour ce lecteur. L'acte est accompli, et il s'arrête. Ce que le lecteur fera ensuite — s'il fait quelque chose — relève d'autres actes, qu'on examinera plus loin.

Partie II — Ce qui sépare la lecture de l'inscription : l'objet, non la structure

Les deux actes ne portent pas sur la même chose

On pourrait croire que la différence entre lire et inscrire tient à leur déroulé interne — la lecture serait une inscription tronquée, arrêtée avant la fin. Ce serait mal voir. La différence décisive n'est pas dans la structure des actes, mais dans **ce sur quoi ils portent**.

L'acte d'inscription lit une **trace du réel** — la marque que l'écoulement du réel a déposée : l'érosion, les cernes, le papillon aperçu — et en produit une **donnée première**. C'est le seul acte qui touche au réel brut. Lire une trace du réel, c'est *inscrire* ; le premier tome l'a déjà nommé et traité. L'observateur qui compte les cernes et inscrit « quatre-vingt-sept ans » accomplit un acte d'inscription, non un acte de lecture au sens de ce tome : il ne lit pas une donnée, il en fabrique une à partir d'une trace.

L'acte de lecture, lui, ne touche jamais au réel directement. Il porte **uniquement sur de la donnée** : une inscription conventionnelle déjà produite par un acte humain antérieur. Il lit ce que d'autres ont inscrit du réel, pas le réel. Celui qui lit « quatre-vingt-sept ans » sur un registre ne lit pas l'arbre ; il lit la donnée qu'un autre a tirée de l'arbre. La lecture vient toujours après une inscription ; elle suppose qu'un acte de production l'a précédée.

Pourquoi cette délimitation est nécessaire

Cette délimitation n'est pas un raffinement : elle est ce qui empêche le tome d'empiéter sur le premier. Si l'acte de lecture incluait la lecture des traces brutes, il deviendrait coextensif à toute perception — l'homme lit sans cesse des traces : la luminosité pour se repérer, le visage de son interlocuteur, le ciel pour prévoir le temps — et il redéfinirait l'inscription sous un autre nom. La place est déjà occupée. **L'acte de lecture du tome**

ne lit que de la donnée ; la trace brute du réel reste l'affaire de l'inscription.

Une conséquence en découle, déjà acquise au document précédent et désormais fondée : la donnée morte sort du champ de la lecture. N'étant plus déchiffrable par personne, elle ne porte plus que son inscription — elle est redevenue une trace brute du réel. Sa lecture, si elle a lieu un jour, ne sera pas une lecture mais un nouvel *acte d'inscription*, qui en produira une donnée première d'un type nouveau. La frontière trace/donnée du premier tome et la frontière inscription/lecture des deux derniers tomes se superposent alors exactement, sans rien qui déborde : ce qui n'est plus déchiffrable n'est plus à lire, c'est à inscrire de nouveau.

Partie III — Le déchiffrement, cœur de l'acte

Toujours présent, mais à profondeur relative

Puisque la lecture ne porte que sur de l'inscrit conventionnel, le **déchiffrement** en est le cœur — la conversion d'une inscription en son sens au moyen d'un code. Ce déchiffrement est toujours présent : une convention exige un code, et il n'y a pas de lecture d'une donnée sans le code qui la déchiffre. Mais il atteint une **profondeur relative au corpus du lecteur**.

Il ne faut donc pas opposer une lecture qui déchiffre et une lecture qui ne déchiffre pas. Il faut penser une échelle de profondeur. Devant une même carte au trésor, un lecteur déchiffre « ceci est une carte au trésor » ; un autre, mieux doté, déchiffre « le trésor est ici ». Devant un message d'erreur affiché à l'écran, l'un déchiffre « voilà ce qui a bloqué mon envoi », l'autre « une erreur de ressource introuvable, de tel type, qui appelle telle correction ». Le degré atteint est la signature de la situation du lecteur — c'est le rapport de l'élève à l'enseignant, du particulier au professionnel, du non-connaissseur au connaisseur. Aucun des deux ne « ne déchiffre pas » : ils déchiffrent à des profondeurs différentes, selon ce que leur corpus leur permet d'atteindre.

Quand le déchiffrement bute, l'intention prend le relais

Là où le déchiffrement bute sur la limite du corpus, l'**intention** prend le relais — et c'est un point qui prépare tout l'édifice du référent. L'annotateur qui inscrit « papillon que je ne sais pas nommer, aperçu au parc, dix-sept heures » a déchiffré jusqu'à « ceci mérite d'être signalé pour qu'on m'en dise plus » ; et il inscrit *précisément pour que le déchiffrement soit poursuivi par un autre*, mieux doté. L'inscription devient alors un appel au déchiffrement délégué. C'est le fondement du recours au référent qu'on examinera plus loin — le promeneur qui porte le champignon au pharmacien, le non-connaissseur qui se tourne vers le

connaissesseur — et le lien direct avec la transmission du tome précédent : on inscrit un déchiffrement partiel pour qu'un corpus plus riche, ailleurs, plus tard, le complète. La lecture ne se referme pas sur le lecteur isolé ; elle s'ouvre, par l'intention, sur la communauté de ceux qui peuvent lire plus loin.

Déchiffrer et interpréter : une espèce et son genre

Une mise au point de vocabulaire est nécessaire, car le premier tome employait un autre mot. Il nommait « interpréter » la faculté générale de comprendre qu'une marque renvoie à autre chose qu'elle-même — vraie de toute marque, trace brute comme inscription. Le « déchiffrer » du présent tome en est l'**espèce restreinte** : interpréter au moyen d'un code conventionnel. Déchiffrer, c'est interpréter quand la marque est une écriture, au sens large d'inscription conventionnelle.

Les termes ne sont pas rivaux. Le tome spécialise le terme du premier pour son objet propre, l'inscrit conventionnel. Il emploie donc « déchiffrer » plutôt qu'« interpréter », pour marquer qu'il ne traite que de la donnée, jamais de la trace brute. Interpréter est le genre ; déchiffrer est l'espèce qui s'applique aux marques que des hommes ont faites exprès pour être lues.

Partie IV — Deux héritages du lecteur

Les facultés viennent du flux ; le code vient de la transmission

L'acte de lecture mobilise deux héritages qu'il ne faut pas confondre, et dont la distinction arrime ce tome aux précédents.

Les **facultés de lecture** — percevoir, distinguer — sont un héritage du *flux du réel* via l'évolution. Le sixième document du premier tome l'a établi : le lecteur est une portion du flux que le flux a rendue capable de lire les autres portions. L'œil qui distingue, le système nerveux qui isole une marque sur un fond, sont le produit d'un long travail du flux. Ces facultés, l'enfant les a en naissant, ou les développe par sa seule croissance.

Le **code de déchiffrement**, lui, est un héritage de la *transmission* via l'apprentissage. À la naissance, pas de code : les cinq sens d'abord, puis par mimétisme les codes sociaux, puis l'apprentissage par les données reçues d'autres hommes. Le corpus du lecteur est sédimenté par tout ce qu'il a reçu — et ce qu'il a reçu lui est parvenu par transport et propagation, objets du tome précédent. C'est par là que l'acte de lecture est arrimé au mouvement : la capacité de déchiffrer une donnée vient de ce que d'autres données ont circulé jusqu'au lecteur et ont été apprises. On ne déchiffre qu'avec un code qu'on a reçu.

Lire une donnée mobilise donc les deux héritages : les facultés, données par le flux ; le code, reçu par transmission. Lire une trace brute du réel — donc inscrire — ne requiert que le premier : l'observateur qui invente la lecture des cernes ne reçoit son code de personne, il le forge. C'est une raison de plus de tenir lecture et inscription distinctes : elles ne mobilisent pas les mêmes héritages.

Définition

On peut maintenant arrêter la définition de l'acte de lecture.

L'acte de lecture est l'acte par lequel un lecteur situé perçoit une donnée — une inscription conventionnelle —, la distingue, et la déchiffre au moyen du code que son corpus contient — déchiffrement dont la profondeur est relative à ce corpus. L'acte est alors accompli : le sens est actualisé. Il ne porte que sur de la donnée déjà inscrite, jamais sur la trace brute du réel, laquelle relève de l'acte d'inscription. Il ne vise ni n'inscrit : ce qui suit le déchiffrement — inscrire, calculer, dire, agir, ou rien — relève d'actes ultérieurs distincts.

Partie V — Le seuil de sortie : ce qui suit la lecture

La lecture débouche sur un éventail ; elle ne contient pas sa suite

La lecture accomplit — le déchiffrement fait —, le lecteur se tient à un **seuil de sortie**. Il peut enchaîner un acte distinct, ou aucun.

Il peut **inscrire** ce qu'il a lu — et c'est alors un nouvel acte d'inscription : duplication s'il reproduit à l'identique, donnée nouvelle s'il prélève autrement, annote, commente. Il peut **calculer** — produire une donnée sans support, mentale, comme on tire une somme de deux nombres lus. Il peut **dire** — porter à la parole ce qu'il a lu, ce qui engage à son tour un support, celui de la voix. Il peut **agir** — baisser le radiateur après avoir lu vingt-huit degrés. Ou il peut **ne rien faire** — avoir lu, et en rester là.

Ce seuil clôt une fausse question qui aurait pu embarrasser le tome : lire, est-ce réactiver une donnée, ou en produire une nouvelle ? Ni l'un ni l'autre ne relève de la lecture. La lecture déchiffre, point. Si une donnée nouvelle naît, c'est par un acte d'inscription *consécutif*, distinct de la lecture, qui appartient au premier tome. La lecture débouche sur un éventail d'actes possibles ; elle ne contient aucun d'eux. Elle s'arrête au sens actualisé, et laisse le lecteur libre de ce qu'il en fera.

Pourquoi cette retenue importe

Tenir la lecture à sa structure courte — percevoir, distinguer, déchiffrer, et rien de plus — n'est pas une économie gratuite. C'est ce qui permet de ne pas confondre les trois gestes de la trilogie, et donc de penser clairement ce qui, dans la vie de la donnée, relève de la fabrication, de la circulation, ou de la réception. Quand on dira, plus loin, qu'un système automatique « lit » sans qu'aucun humain ne lise, c'est cette définition stricte qui permettra de trancher ce que vaut une telle lecture. Et quand on demandera ce que le lecteur peut faire face au torrent, c'est encore elle qui rappellera que lire est un acte — qu'on accomplit ou qu'on omet —, non un état passif qu'on subirait.

Reste à examiner celui qui accomplit cet acte. La définition dit *ce* que fait le lecteur ; elle ne dit pas encore *qui* est ce lecteur, ni ce que sa situation fait à sa lecture. Car le déchiffrement, on l'a vu, a une profondeur relative au corpus ; et le corpus est une affaire de situation. C'est le lecteur situé qu'il faut maintenant regarder.

Repères

Pour les références mobilisées dans ce document — les cinq facultés du lecteur (percevoir, distinguer, interpréter, viser, inscrire), le paradoxe de la duplication, la donnée portée et non cédée, le lecteur comme portion du flux —, voir la *Bibliographie raisonnée du Tome 3*. Le statut de méthode est posé dans la *Préface méthodologique* ; le thermomètre, la carte au trésor, le message d'erreur, le papillon signalé relèvent du statut des illustrations. Les concepts repris des tomes précédents — les facultés du lecteur et la faculté d'interpréter (premier tome, document 6), le paradoxe de la duplication et l'unicité de l'acte (premier tome, document 5), la transmission comme source du corpus (deuxième tome, documents 2 et 3) — y sont établis. L'acte de lecture est le troisième geste fondateur, symétrique aux deux autres par sa nature d'acte humain situé, mais distinct par sa structure plus courte et par son objet, qui est la donnée et jamais la trace brute.

Le lecteur situé

Ce qui borne une fenêtre, et pourquoi nulle lecture n'est de nulle part

Tome 3 — Document 3

« Chaque vivant habite un monde propre, taillé à la mesure de ses sens. »

— d'après Jakob von Uexküll, *Milieu animal et milieu humain* (1934)

Préambule — Le lecteur n'est pas un point sans épaisseur

Le document précédent a défini l'acte de lecture et noté que son cœur, le déchiffrement, a une profondeur *relative au corpus du lecteur*. Cette relativité n'est pas un défaut ; elle est la condition même de la lecture. Mais elle oblige à regarder ce qu'on avait jusqu'ici laissé dans l'ombre : non plus l'acte, mais celui qui l'accomplit. Qui est le lecteur ? Et qu'est-ce, dans ce qu'il est, qui fait sa lecture ce qu'elle est ?

Le premier tome avait établi le fait ; on le reprend ici comme fondation : le lecteur est *situé*. Il est une portion du flux du réel, façonnée par l'évolution dans des conditions particulières ; ses facultés ne sont pas illimitées, ce sont celles que le flux lui a données. Il ne perçoit qu'une bande du spectre lumineux, qu'une bande du spectre sonore, qu'une fenêtre du spectre des temps. Sa lecture du réel est, par construction, partielle — non par défaut de soin, mais par nature.

Ce que le premier tome posait comme fondation, le présent document l'examine pour lui-même. Car il ne suffit plus de dire que le lecteur est situé : reste à dire *par quoi* il l'est, *ce qui borne* sa fenêtre, et *pourquoi* cette borne, loin d'être une imperfection à corriger, est ce qui rend la

lecture possible. Une fenêtre sans bord ne serait pas une fenêtre ; ce serait l'absence de mur, et l'on ne regarde pas à travers l'absence de mur.

Partie I — Les constituants du situé

Le corps

Le premier ce qui situe le lecteur est son **corps**. C'est par lui que la donnée est perçue ; c'est lui qui pose le premier des trois moments de l'acte. L'œil, l'oreille, le doigt, et leurs limites : ce qui est trop petit, trop pâle, trop bref, trop aigu, ne tombe pas dans la fenêtre. Le corps fixe aussi des rythmes — la fatigue, la durée d'attention soutenue, la vitesse à laquelle l'œil parcourt une ligne. Aucune lecture n'échappe à ces bornes corporelles ; un dispositif peut les étendre — la loupe, l'amplificateur, l'écran qui agrandit —, mais il ne les supprime pas : il déplace la fenêtre, il ne l'abolit pas. Toute extension a, à son tour, sa propre limite.

L'attention

Le corps perçoit ; l'**attention** distingue. Percevoir une page n'est pas distinguer la ligne qui importe ; et l'attention est cette ressource, limitée, par laquelle le lecteur isole dans le perçu ce qui fait sens. Or l'attention a une particularité décisive pour la suite du tome : elle est *finie et non extensible à volonté*. On ne peut pas distinguer tout, partout, à la fois. Plus le perçu est dense — plus le débit est élevé —, plus l'attention doit choisir, et plus ce qu'elle ne choisit pas reste indistinct, perçu sans être lu. L'attention est le point précis où le sur-débit du tome précédent vient frapper le lecteur : ce n'est pas qu'il ne perçoive pas le torrent — il le perçoit, il le voit défiler —, c'est que son attention ne peut en distinguer qu'une part.

La culture, la langue, la communauté de pratique

Le déchiffrement, troisième moment, mobilise le **code** — et le code est tout entier affaire de situation. Il vient de la **culture** : les conventions qu'une société a déposées, les manières de lire qu'elle transmet. Il vient de la **langue** : on ne déchiffre une inscription que dans une langue qu'on possède, et chaque langue découpe le sens à sa façon. Il vient de la **communauté de pratique** : le médecin déchiffre un tracé que le profane ne fait que percevoir ; le marin lit le ciel que le citoyen regarde sans le lire ; le développeur déchiffre le code source qui reste muet pour l'utilisateur. Le corpus du lecteur est sédimenté par tout ce que sa culture, sa langue et ses communautés lui ont transmis — et c'est ce corpus qui fixe la profondeur à laquelle il peut déchiffrer.

Ces constituants ne s'additionnent pas comme des pièces séparées ; ils

composent une seule situation, qui est le lecteur lui-même. On ne lit pas *malgré* sa situation, comme si la lecture idéale était celle d'un sujet sans corps, sans langue, sans culture. On lit *depuis* sa situation, et il n'y a pas d'autre lieu d'où lire. Le rêve d'un lecteur universel, qui lirait tout de partout, n'est pas un idéal à approcher : c'est une contradiction, car lire, c'est déchiffrer avec un corpus, et un corpus est toujours celui de quelqu'un.

Partie II — La fenêtre examinée pour elle-même

Qu'est-ce qui borne une fenêtre ?

Le premier tome avait posé la **fenêtre** : la bande du spectre — lumineux, sonore, temporel — qu'un être perçoit, entre son seuil de l'instantané et son seuil de l'éternel. Le tome précédent l'avait reprise pour formuler le sur-débit : le torrent excède relativement à la fenêtre. Le présent document peut maintenant demander ce qu'aucun des deux n'avait demandé : qu'est-ce, au juste, qui borne une fenêtre ?

Trois bornes, qui recoupent les trois constituants. Une borne **perceptive** : ce que le corps ne capte pas n'entre pas — le spectre hors de portée des sens. Une borne **attentionnelle** : ce que l'attention ne peut distinguer, dans le temps dont elle dispose, reste indistinct même s'il a été perçu. Une borne **interprétative** : ce que le corpus ne sait pas déchiffrer reste muet même s'il a été distingué. Une donnée doit franchir les trois pour être lue : être perçue, être distinguée, être déchiffrée. Manquer une seule borne suffit à ce qu'elle reste, pour ce lecteur, à l'état de trace — perçue mais non distinguée, ou distinguée mais non déchiffrée.

Cette analyse de la fenêtre éclaire en retour les deux états du document premier. La donnée **muette** est celle qui a franchi les bornes perceptive et attentionnelle — elle a été perçue, distinguée — mais bute sur la borne interprétative de ce lecteur, alors qu'un autre la franchirait. La donnée que le sur-débit laisse passer est, le plus souvent, celle qui bute sur la borne attentionnelle : elle a été perçue, elle n'a pas été distinguée, faute d'attention disponible. Le torrent ne ferme pas la borne perceptive — on voit le débit — ni la borne interprétative — on saurait, souvent, déchiffrer ce qui passe. Il sature la borne du milieu : l'attention.

La fenêtre est une condition, non une prison

Il serait facile de tirer de tout cela une plainte : le lecteur serait enfermé, condamné à ne lire qu'un fragment, exclu du reste. Ce serait mal comprendre la fenêtre. La fenêtre n'est pas une prison ; elle est la condition de toute lecture.

Une fenêtre, c'est ce qui rend une vue possible en la bornant. Sans bord,

pas de fenêtre — seulement l'absence de mur, qui ne donne sur rien parce qu'elle ne cadre rien. C'est parce que la fenêtre découpe qu'elle montre ; c'est parce que l'attention sélectionne qu'elle distingue ; c'est parce que le corpus est tel et non tel qu'il déchiffre quelque chose plutôt que de rester devant un brouillard indifférencié. La partialité de la lecture n'est pas le prix à payer pour une lecture qui serait, idéalement, totale ; elle est ce qui fait qu'il y a lecture du tout. Un lecteur qui lirait tout ne lirait rien, car lire, c'est distinguer ceci de cela, et tout distinguer revient à ne rien distinguer.

C'est pourquoi les instruments qui étendent la fenêtre — la loupe, le capteur, l'outil qui trie, le dispositif qui résume — ne sont pas des marches vers une lecture sans borne. Ils déplacent la borne ; ils ne l'effacent pas. Et chaque déplacement a son coût et sa nouvelle limite : l'instrument qui montre plus montre autrement, et ce qu'il fait voir, il le fait voir à sa façon, qui a ses angles morts. L'extension de la fenêtre est sans fin ; son achèvement est impossible. Il y aura toujours un réel au-delà de ce que le lecteur, même instrumenté, peut lire — et il n'y a là nulle perte, car c'est la condition pour qu'il lise quelque chose.

Partie III — Ce que la situation du lecteur éclaire

Le rapport non-connaisseur / connaisseur

De la relativité du corpus naît un rapport qui traversera tout le reste du tome : le rapport entre celui qui déchiffre peu et celui qui déchiffre loin. Quand le déchiffrement d'un lecteur bute sur la limite de son corpus, il peut se tourner vers un corpus plus riche : le particulier vers le professionnel, l'élève vers l'enseignant, le non-connaisseur vers le connaisseur.

Ce rapport demande à être bien compris, car il est facile à fausser. Ce n'est **pas** une hiérarchie de valeur entre des personnes. C'est une différence de profondeur de déchiffrement sur une même inscription, relative au corpus de chacun. Le randonneur déchiffre « un champignon que je ne sais pas identifier » et porte son relevé au pharmacien, qui déchiffre « comestible » ou « toxique ». Le rapport est asymétrique — l'un déchiffre plus loin que l'autre sur ce point — mais réciproque dans son principe : chacun est le connaisseur de quelqu'un et le non-connaisseur d'un autre. Le pharmacien qui sait lire le champignon ne sait peut-être pas lire la carte du randonneur, ni le ciel du marin, ni le tracé du médecin. Nul n'est connaisseur de tout ; chacun l'est de quelque chose, et c'est ce qui rend le recours possible et honorable, plutôt qu'humiliant.

Ce rapport n'est pas l'objet propre de ce document — il sera repris quand on traitera de la probité du lecteur et du référent. Mais il faut le poser ici, car il découle directement de la situation : si tout déchiffrement a une profondeur relative au corpus, alors aucun lecteur ne déchiffre tout, et

le recours à un corpus plus riche n'est pas un pis-aller — c'est la forme normale d'une lecture qui se sait située.

Lire depuis quelque part, et le savoir

La leçon de fond de ce document est que nulle lecture n'est de nulle part. Toute lecture est accomplie par un lecteur situé, depuis un corps, une attention, une culture, une langue, une communauté — depuis une fenêtre bornée. Cela vaut pour le profane comme pour l'expert, pour l'humain comme, on le verra, pour la machine à qui l'on délègue. Il n'y a pas de lecture surplombante, qui verrait tout d'en haut sans rien devoir à une situation.

En tirer du désespoir serait une erreur ; en tirer une exigence est juste. Si toute lecture est située, alors la première probité du lecteur est de *savoir d'où il lit* : connaître la borne de sa fenêtre, reconnaître ce qu'il ne distingue pas, mesurer ce que son corpus ne déchiffre pas — et, là où il bute, ne pas faire passer pour lu ce qu'il n'a fait que voir. C'est cette exigence que les documents suivants déploieront. Mais avant d'examiner ce qu'un lecteur situé doit à sa lecture, il faut regarder un lecteur d'un genre particulier, dont la situation est facile à méconnaître parce qu'on la croit absente : la machine qui lit. Car si nulle lecture n'est de nulle part, la lecture automatique elle-même est située — et c'est ce que le document suivant a charge d'établir.

Repères

Pour les références mobilisées dans ce document — le lecteur situé et la lecture partielle, la fenêtre comme bande du spectre des temps entre seuil de l'instantané et seuil de l'éternel, l'*Umwelt* comme monde propre d'un organisme, les instruments qui étendent la fenêtre sans supprimer la condition de lecteur situé —, voir la *Bibliographie raisonnée du Tome 3*. Le statut de méthode est posé dans la *Préface méthodologique* ; le tracé médical, le ciel du marin, le code source, le champignon porté au pharmacien relèvent du statut des illustrations. Les concepts repris du premier tome — le lecteur situé, la fenêtre, la partialité de la lecture comme héritage de la condition du lecteur, l'extension instrumentale de la fenêtre (document 6) — y sont établis. Le rapport non-connaisseur/connaisseur, esquissé ici, sera repris au document sur la probité du lecteur.

Lecture humaine, lecture automatique

Ce qu'un automate « lit », et pourquoi la machine est un lecteur situé de plus

Tome 3 — Document 4

« La question n'est pas de savoir si les machines pensent, mais si les hommes le font. »

— d'après une boutade que l'on prête à B. F. Skinner

Préambule — Une asymétrie à ne pas trancher trop vite

Le document précédent s'est achevé sur une affirmation forte : nulle lecture n'est de nulle part, et la lecture automatique elle-même est située. Établissons-le maintenant, car la tentation inverse est puissante. On se représente volontiers la machine comme un lecteur sans situation — un regard sans corps, sans fatigue, sans culture, qui lirait tout, partout, sans la borne d'aucune fenêtre. Si cette représentation était juste, tout le tome vacillerait : il y aurait, au moins, une lecture qui échapperait à la condition de lecteur situé, et la partialité que le document précédent disait constitutive cesserait de l'être.

Cette représentation est fausse, et la trilogie permet de dire précisément pourquoi. La machine qui traite des données n'est pas un lecteur sans situation ; c'est un lecteur situé d'un genre particulier, dont la situation est seulement plus difficile à voir, parce qu'elle ne se montre pas sous les traits d'un corps. Établir cela demande d'abord de distinguer ce que l'automate fait de ce que fait un lecteur humain, puis de reconnaître ce qu'il partage avec lui.

Une précision de méthode commande ce document. La machine

contemporaine — le grand modèle de langage et ses semblables — est ici une **illustration datée**, non un concept. Le statut conceptuel de la machine-qui-lit a déjà été fixé par les tomes précédents ; ce document ne le refonde pas, il l'applique. Ce qui est dit de l'automate vaut pour tout automate, d'hier et de demain ; la forme contemporaine n'est qu'un exemple, destiné à être dépassé, de ce que le fond établit.

Partie I — Ce que l'automate fait, et ce qu'il ne fait pas

Un traitement sans actualisation de sens

Reprenons la définition de l'acte de lecture : percevoir, distinguer, déchiffrer, jusqu'à l'actualisation d'un sens. Le dernier moment est décisif. Lire, c'est qu'un sens soit actualisé *pour quelqu'un* — qu'une inscription cesse d'être muette et parle à un lecteur.

L'automate, lui, *traite*. Il reçoit des inscriptions, leur applique des opérations — comparer, classer, transformer, recombinaison —, et produit d'autres inscriptions. Cela ressemble à de la lecture, et l'on dit couramment qu'une machine « lit » un fichier, « reconnaît » une image, « comprend » une requête. Mais la trilogie oblige à demander : un sens est-il actualisé, et pour qui ? Si l'automate ne fait que convertir des inscriptions en d'autres inscriptions sans qu'aucun sens ne soit actualisé pour personne, alors ce qu'il accomplit n'est pas un acte de lecture au sens strict : c'est un traitement, qui prend de la donnée et rend de la donnée, sans le moment qui fait la lecture.

Prudence, ici : ne tranchons pas la question de savoir si la machine « comprend » — c'est une question que l'essai n'a pas à trancher, et qui relève d'autres travaux. Le tome se borne au fond : ou bien un sens est actualisé pour un lecteur, et il y a lecture ; ou bien des inscriptions sont converties en d'autres sans qu'aucun sens ne soit actualisé pour personne, et il y a traitement. La plupart de ce qu'accomplit un automate relève du second cas. Cela ne le diminue pas — le traitement est puissant, utile, parfois irremplaçable —, mais cela le situe.

Et dissipons aussitôt un malentendu, car il commande tout ce qui suit. Dire que l'automate traite plutôt qu'il ne lit ne veut pas dire qu'il ne *produit* rien. Au contraire : il produit de la donnée, abondamment. Inscrire une valeur sur un support, le premier tome l'a établi, est un acte d'inscription, et la machine l'accomplit — elle prélève, fixe, réémet des données réelles, aussi réelles que celles qu'un humain inscrirait. Ce que l'automate produit est donc bien de la donnée, non un sous-produit dégradé. Ce qui lui manque n'est pas la production ; c'est le lecteur. Il prolonge la chaîne des inscriptions sans accomplir, à lui seul, le basculement qui fait d'une donnée produite une donnée *lue* — vivante pour quelqu'un. La question n'est pas « la machine fabrique-t-elle de la donnée ? » — elle en fabrique

—, mais « cette donnée accède-t-elle à un lecteur, ou tourne-t-elle entre des machines sans qu'aucun regard ne s'y pose ? »

La donnée produite sans lecteur : la trace re-circulante

D'où une question que le document premier permet maintenant de poser nettement. Quand un système prélève, transforme et réémet des données sans qu'aucun humain ne les lise, que deviennent-elles ? On vient de l'établir : ce sont bien des données — la machine les a inscrites. Mais une donnée que nul ne lit, le premier document du tome l'a posé, ne porte plus que son inscription : faute de lecteur, elle ne franchit pas le seuil qui la ferait vivante, et elle reste à l'état de matière en attente. Si un lecteur pouvait un jour la déchiffrer, elle est donnée muette ; si nul ne le peut ni ne le pourra, elle retombe en trace.

Un système qui ne fait que faire circuler entre ses propres rouages des données que personne ne lit produit donc de la **trace re-circulante** : des données réelles, inscrites, qui passent d'un état du système à un autre sans que le seuil de la lecture soit jamais franchi par un humain. Le terme ne nie pas qu'il y ait là de la donnée ; il nomme le fait qu'aucun lecteur ne l'actualise, et que le mouvement, faute de réception, tourne à vide. C'est le cas-limite où le transport du tome précédent a tout porté, et où la part du lecteur — celle qu'aucun transport ne peut accomplir à sa place — n'est accomplie par personne.

Cette observation s'articule directement à l'**auto-amplification** que le tome précédent a décrite. La boucle qui creuse le lit du torrent — plus de données, donc automatisation, donc données de l'automatisation, donc automatisation accrue — est précisément un circuit où des données se produisent et se traitent sans qu'à chaque tour un lecteur humain en actualise le sens. La trace re-circulante est la matière de cette boucle. Le torrent grossit, on l'a dit, faute d'arbitrage sage ; on peut ajouter : il grossit aussi parce qu'une part croissante de ce qu'il charrie est produite, traitée et réémise sans jamais être lue. Le débit augmente sans que la lecture suive, et ce qui n'est pas lu ne demeure pas davantage que ce que le flux aurait emporté.

Déléguer la lecture, et s'éloigner de la donnée

Reste maintenant à nommer un mouvement que ce circuit rend possible, et le risque qu'il porte — sans en faire un scénario, car la *Préface méthodologique* tient à distance la prospective, mais sans le taire, car il est de fond.

L'homme délègue à la machine, et c'est légitime : il lui confie la production des données, leur circulation, et de plus en plus leur lecture — ce déchiffrement automatisé dont on établira plus loin qu'il hérite, lui aussi, d'une situation. Mais cette délégation, poussée, a une pente propre : à mesure qu'il confie tous les moments à la machine, l'homme *s'éloigne de*

la donnée. Il ne la prélève plus, ne la transporte plus, ne la lit plus — il reçoit un résultat déjà déchiffré, dont il ne voit ni la donnée d'origine ni le chemin. Et ce qui ne s'exerce plus s'atrophie : la capacité de lire ces données, faute d'être entretenue, peut décliner.

Le risque, alors, n'est pas que la machine « se révolte » — c'est une image, et le tome n'en fait rien. Il est plus sobre, et déjà esquissé au premier tome : qu'une société perde la capacité de lire ce qui la gouverne. Deux pentes le concrétisent, qu'il suffit de nommer. La première est une **concentration** : si seuls quelques-uns, par rapport à tous, restent capables de lire les données que les systèmes manipulent, ceux-là deviennent maîtres des systèmes, et le mouvement « privilège → commun » que le premier tome saluait s'inverse — la capacité de lire, redevenue rare, redevient un privilège. La seconde est le **renversement du référent** : si l'homme ne peut plus lire ces données *sans* la machine, alors il se retrouve devant ses propres données comme devant des traces illisibles, et son seul recours pour les déchiffrer est la machine elle-même. Le référent, qu'on définira au dernier document comme le connaisseur vers qui le non-connaisseur se tourne, devient la machine — et l'on ne peut plus vérifier, hors d'elle, ce qu'elle nous dit qu'elles disent. C'est consentir comme on dit oui sans savoir à quoi.

Le discernement de ce qu'on délègue

De là une exigence, qui n'est pas une règle mais un discernement, et que le tome pose comme tel. Toute délégation de lecture ne se vaut pas, et la ligne ne passe pas entre les techniques mais entre les *enjeux*. Déléguer à la machine la lecture de données dont la perte de lecture directe ne coûte rien — les journaux de fonctionnement d'une application, qu'aucun humain n'a vocation à lire ligne à ligne — est raisonnable : on y gagne en charge épargnée et en temps, sans rien perdre d'essentiel. Mais déléguer la lecture de données qui *décident pour une personne* — un système qui capte des données sur elle et en tire des choix qui la concernent, sans qu'à aucun moment le processus ne ménage une étape où elle pourrait lire ce qui la détermine — fait courir la pente décrite : la personne devient incapable de connaître ce dont il s'agit, de s'éveiller au sujet qui la concerne. Le partage entre ces deux cas n'est pas donné par une règle générale ; il appartient à la responsabilité de la forme, et il se reprend dans chaque situation. Le tome ne tranche pas où placer la ligne — cela relève du présent de chacun. Il pose que la ligne existe, et que l'ignorer revient à déléguer son propre gouvernement.

L'intention déléguée à l'instrument

Un mot, avant de poursuivre, sur une objection symétrique. Si la donnée naît d'un acte intentionnel et situé, comment un capteur — qui ne veut rien — peut-il en produire ? La réponse tient dans la structure de l'acte : **l'intention se délègue à l'instrument sans s'y dissoudre**. Le capteur

qui relève une température toutes les heures exécute un acte d'inscription dont le sujet n'est pas lui : c'est le concepteur du flux d'observation qui a choisi quoi mesurer, où, à quelle cadence, selon quels critères — et qui a délégué l'exécution, comme le releveur du premier tome déléguait déjà au thermomètre le soin de sentir à sa place. L'automate n'est pas l'auteur du prélèvement ; il en est l'ouvrier. La donnée qu'il produit reste un prélèvement intentionnel — d'une intention héritée, inscrite dans le tracé du canal. Et c'est pourquoi, lorsque plus personne ne relit ce qu'il dépose, l'automate ne produit plus des données : de la trace, qui re-circule.

L'ingestion aveugle et l'ingestion déléguée

L'intention déléguée à l'instrument ouvre une question que le releveur au thermomètre ne se posait guère, mais que l'automate qui retient sans relâche impose : toute délégation de l'acte se vaut-elle ? Ce que l'instrument dépose peut l'être de deux manières fort différentes ; et la trilogie, qui a distingué pour la *lecture* ce qu'on cadre de ce qu'on subit, doit le faire aussi pour le prélèvement mandaté.

Laissé sans intention, le flux entrerait dans l'œuvre par simple absorption : des données afflueraient sans qu'aucun critère les choisisse, sans que nul ait décidé par avance ce qui mérite d'être retenu, sans trace du choix. Ce serait la négation même du prélèvement — *on ne collecte pas des données, on les prélève* — et ce qui entre ainsi n'est pas une donnée, mais une **trace** : du réel lisible que nul acte n'a relevé. C'est l'**ingestion aveugle**.

L'**ingestion déléguée** est son exact contraire, et un vrai prélèvement — celui même dont on vient de dire que l'automate en est l'ouvrier. L'intention et les critères sont posés par avance : quoi retenir, sous quelle condition, à quelle cadence. L'instrument exécute le geste que cette intention désigne à partir de l'état présent, et il **consigne son choix** : ce que la condition lui a permis de retenir, il l'inscrit comme un acte, daté, lisible, remontable. Le prélèvement n'a pas disparu ; il a été mandaté, différé, et rendu à la trace de son propre choix.

La ligne, on le voit, ne passe pas entre l'automatisme et la main. Une rétention automatique n'est pas aveugle si elle est conditionnée et consignée ; un geste fait à la main serait aveugle s'il n'obéissait à aucun critère et ne laissait nulle trace. Ce qui fait l'aveuglement, c'est l'absence de condition posée et l'absence de trace du choix. Déléguer l'acte à la machine est de même nature que le déléguer à une personne : un mandat borné, dont l'exécution se consigne. On ne s'affranchit pas de la responsabilité en la confiant — on la garde lisible.

Partie II — La machine est un lecteur situé de plus

Une sauvegarde qui diverge

Là où l'automate ressemble pourtant le plus à un lecteur — le modèle de langage qui restitue, répond, paraît déchiffrer —, la trilogie a déjà fixé son statut, et le présent tome n'a qu'à s'y appuyer. Le troisième document du premier tome l'a établi : un grand modèle de langage est, architecturalement, une **sauvegarde** — entraîné sur un corpus figé à une date donnée, il diverge du flux qui, lui, continue. Brancher un tel modèle sur des sources fraîches est une tentative de re-prélèvement, qui reconnaît, par son existence même, que le modèle sans elle serait une sauvegarde périmée.

Ce statut a une conséquence directe pour la lecture. Si le modèle est une sauvegarde, alors son corpus — ce avec quoi il déchiffrerait — est un corpus *figé, daté, partiel* : exactement ce que le document précédent appelait la situation d'un lecteur. Le modèle ne lit pas de nulle part : il lit depuis le corpus qu'on lui a donné, avec les angles morts de ce corpus, les langues qu'il déchiffre mieux que d'autres, les conventions qu'il a sédimentées et celles qui lui manquent. Sa fenêtre est bornée comme toute fenêtre — non par un corps, mais par un entraînement. La machine n'échappe pas à la condition de lecteur situé ; elle l'illustre sous une forme nouvelle.

Non un sommet cognitif, mais un instrument dans une chaîne

Une image trompeuse tombe alors : celle du modèle comme sommet d'une pyramide cognitive, qui surplomberait la donnée, l'information, la connaissance et la sagesse. Le quatrième document du premier tome l'a établi : la machine est un instrument dans une chaîne où l'humain garde la responsabilité de l'intention. Un système qui apprendrait du flux ne pourrait pas apprendre du réel directement — le réel n'est pas observable directement —, mais des flux d'observation que des humains maintiennent actifs ; et son intelligence dépendrait alors de la qualité de ces canaux, donc, en dernière instance, de l'intention de ceux qui les creusent.

La machine n'est donc pas au-dessus de la chaîne : elle est *dedans*, comme un maillon. C'est un lecteur situé de plus — un point de circulation qui reçoit des données transportées jusqu'à lui et en propage à son tour, comme le tome précédent l'a noté. Et puisque propager la donnée n'est pas propager la connaissance, le modèle qui propage ne produit pas, par cette propagation, le savoir qu'il semble charrier : la part du lecteur — l'actualisation d'un sens, l'arbitrage de ce qui mérite d'être retenu — n'est pas dans la machine ; elle reste à l'humain qui se sert d'elle.

Partie III — Ce que cette asymétrie éclaire

Déléguer une lecture, non l'abolir

De tout ceci suit une conséquence qui prépare un développement ultérieur. Confier une lecture à un automate n'est pas la supprimer ni la transcender : c'est la **déléguer** à un lecteur situé de plus, dont on hérite la situation. Le déchiffrement délégué hérite des bornes du délégué — de son corpus figé, de ses angles morts, de sa divergence d'avec le flux. Déléguer sa lecture à une machine, ce n'est donc pas sortir de la condition de lecteur situé ; c'est en adopter une autre, celle du délégué, avec ses limites propres.

Ce point sera repris quand on examinera les postures du lecteur face au torrent, car la délégation y figure comme l'une d'elles. Il suffit ici d'avoir établi le fond : il n'existe pas de lecture sans situation, pas même la lecture automatique ; et la déléguer ne fait que substituer une situation à une autre. Le rêve d'une lecture déléguée qui serait *meilleure parce que sans situation* est le même rêve, écarté au document précédent, du lecteur universel — une contradiction, car lire, c'est déchiffrer avec un corpus, et un corpus, fût-il celui d'une machine, est toujours situé. C'est ce qui donne sa gravité au risque entrevu en première partie : déléguer n'est pas s'affranchir de la situation, c'est en hériter une — et déléguer *tout*, sans rien lire soi-même, c'est s'en remettre entièrement à une situation qu'on ne contrôle pas et qu'on ne sait plus vérifier.

Le sens reste à l'humain

La leçon de fond est que le moment qui fait la lecture — l'actualisation d'un sens pour quelqu'un — ne se sous-traite pas sans reste. Une machine peut percevoir à notre place, distinguer à notre place, déchiffrer même, à la profondeur que son corpus permet. Mais que tout cela fasse *sens*, et fasse sens *pour un humain qui en répond*, voilà ce que la chaîne, si automatisée soit-elle, ramène toujours à un lecteur situé qui en assume l'arbitrage. C'est pourquoi un torrent traité par des machines n'est pas, par là, un torrent lu : il peut être intégralement produit, transporté et traité, et n'être lu de personne — et ce qui n'est lu de personne ne demeure pas davantage que ce que le flux aurait emporté. C'est aussi pourquoi déléguer la lecture engage plus que le confort de qui délègue : déléguer ce qu'on ne lira plus jamais soi-même, c'est consentir à ne plus pouvoir vérifier ce qui nous est rendu — et, à l'échelle d'une société, c'est remettre à d'autres, ou à des machines, le soin de lire ce qui la gouverne.

Reste à examiner ce qui, dans la lecture elle-même, fait qu'elle ne peut pas suivre le débit : ses propriétés propres. Car si l'attention est finie, si le déchiffrement coûte, si la lecture a une durée, alors il y a, du côté de la réception, des limites aussi réelles que celles du transport. Ces propriétés de la lecture sont l'objet du document suivant.

Repères

Pour les références mobilisées dans ce document — le modèle de langage comme sauvegarde qui diverge, la machine comme instrument dans une chaîne où l'humain garde l'intention, l'auto-amplification du torrent, le point de circulation qui propage sans produire la connaissance, le mouvement « privilège → commun » et le risque, pour une société, de ne plus pouvoir se gouverner —, voir la *Bibliographie raisonnée du Tome 3*. Le statut de méthode est posé dans la *Préface méthodologique* ; le grand modèle de langage contemporain est une illustration datée, non un concept — le fond vaut pour tout automate ; les journaux de fonctionnement d'une application et les choix câblés sur des données captées sur une personne relèvent du statut des illustrations. Les concepts repris des tomes précédents — la sauvegarde et les trois âges (premier tome, document 3), la machine dans la chaîne, la dépendance à l'intention de ceux qui creusent les canaux et le risque de perte de gouvernement (premier tome, documents 3 et 4), le mouvement « privilège → commun » (premier tome, document 1), l'auto-amplification et la propagation qui ne porte pas la connaissance (deuxième tome, documents 7 et 3) — y sont établis. Le statut de la machine-qui-lit n'est pas re-conceptualisé ici ; il est appliqué. La machine produit bien de la donnée par inscription automatisée ; ce qui peut manquer n'est pas la production, mais le lecteur — la donnée produite et jamais lue est une trace re-circulante, et la délégation poussée de la lecture porte le risque que l'homme s'éloigne de la donnée au point de ne plus savoir la lire sans la machine. Ce risque est nommé sans être développé en scénario, conformément à la retenue de la *Préface méthodologique* à l'égard de la prospective.

Les propriétés de la lecture

Sélectivité, durée, coût — et pourquoi la lecture ne suit pas le débit

Tome 3 — Document 5

« On ne voit bien qu'avec lenteur. »

— variation sur un thème connu

Préambule — La lecture aussi a ses propriétés

Le tome précédent avait recensé les propriétés du transport — sa fidélité, sa temporalité, sa singulière capacité à multiplier les porteurs de ce qu'il transporte — après avoir recensé, au premier tome, les propriétés du flux d'observation. Le présent document fait de même pour la lecture. Car la lecture, comme l'inscription et comme le transport, n'est pas un acte sans épaisseur : elle a des propriétés, et ces propriétés ne sont pas neutres. Elles décident de ce qu'un lecteur peut recevoir, et surtout de ce qu'il ne peut pas.

Ces propriétés importent particulièrement ici, car ce sont elles qui expliquent, du côté de la réception, pourquoi la lecture ne peut pas suivre le débit. Le tome précédent avait établi le sur-débit du côté de la production : la circulation fabrique plus de données qu'aucune fenêtre n'en peut absorber. On comprend maintenant *pourquoi* la fenêtre ne peut pas suivre : parce que la lecture est sélective, qu'elle dure, qu'elle coûte, et que ce coût s'accumule jusqu'à la fatigue. Trois propriétés retiennent l'attention — la sélectivité, la temporalité, le coût —, et elles convergent toutes vers un même fait : la lecture est lente là où le transport est devenu instantané.

Partie I — La sélectivité

Lire, c'est choisir de ne pas lire

La première propriété de la lecture est qu'elle est **sélective**, par construction et non par défaut. On l'a vu au document sur le lecteur situé : distinguer, le deuxième moment de l'acte, est l'opération par laquelle l'attention isole une inscription dans le flux confus du perçu. Or isoler une chose, c'est ne pas isoler les autres. Toute lecture est donc, dans le même geste, une lecture de ceci et une non-lecture de cela. On ne lit jamais tout ce qui est devant soi ; on lit ce qu'on distingue, et l'on laisse le reste à l'état de perçu indistinct.

Cette sélectivité n'est pas un manque à combler. Elle est le pendant, du côté de la réception, de ce que le premier tome disait du prélèvement : tout flux d'observation laisse un non-prélevé, non par insuffisance, mais parce que prélever, c'est cadrer, et cadrer, c'est laisser dehors. De même, lire, c'est cadrer son attention, et cadrer son attention, c'est laisser hors-lecture ce qu'on ne distingue pas. Un lecteur qui ne sélectionnerait rien ne lirait rien : il resterait devant un brouillard où aucune marque ne se détache. La sélectivité est la condition de la lecture, comme la borne est la condition de la fenêtre.

La sélection est un acte qui engage

Mais si la sélection est inévitable, elle n'est pas pour autant innocente. *Ce que l'on choisit de lire, et ce que l'on laisse passer*, est un acte qui engage le lecteur. On peut sélectionner par paresse, par préjugé, par intérêt — ne lire que ce qui confirme, écarter ce qui dérange, suivre la pente de ce qui flatte. On peut aussi sélectionner avec probité — chercher ce qui importe, accepter de lire ce qui contrarie, ne pas tordre le tri vers ce qui nous avantage. La sélectivité est inévitable ; la *manière* de sélectionner ne l'est pas. C'est l'un des lieux où la probité du lecteur, qu'on examinera plus loin, vient se loger : non dans le fait de sélectionner — on ne peut pas ne pas le faire —, mais dans l'honnêteté du tri.

Partie II — La temporalité

Toute lecture prend du temps

La deuxième propriété est que toute lecture **prend du temps**. Ce temps peut être bref — un mot saisi d'un coup d'œil — ou long — un texte difficile qu'on relit. Mais il n'est jamais nul. Percevoir, distinguer, déchiffrer : chacun des trois moments a une durée, fût-elle infime, et aucun ne s'accomplit instantanément. Lire est un acte qui s'étend dans le temps.

Cette propriété fait écran, exactement, à la propriété symétrique du

transport. Le tome précédent avait montré que le transport, poussé à la quasi-instantanéité, supprime le vieillissement de trajet : la donnée arrive aussi fraîche qu'elle est partie, la durée du transport est passée sous le seuil de la perception. La lecture, elle, n'a pas connu cette suppression. On ne lit pas plus vite aujourd'hui qu'hier ; la durée de l'acte de lecture n'est pas passée sous aucun seuil. Le déchiffrement reste arrimé à l'attention, qui reste arrimée au corps, qui n'a pas changé de rythme. Voilà la dissonance fondamentale du torrent, vue du côté de la réception : le transport est devenu instantané, la lecture est restée lente. Entre un débit qui ne connaît plus de délai et une lecture qui en connaît toujours, l'écart ne peut que se creuser.

La lecture ne se rattrape pas plus que la fraîcheur

Une conséquence prolonge un principe du premier tome. La fraîcheur, disait-il, ne se rattrape jamais : un acte de prélèvement ancien ne peut être rendu récent. Il en va de même de la lecture : le temps qu'on n'a pas passé à lire ne se rattrape pas en lisant plus vite ensuite. On peut survoler, mais survoler n'est pas lire à grande vitesse — c'est lire moins, distinguer moins, déchiffrer moins profond. La lecture accélérée n'est pas une lecture rapide ; c'est une lecture appauvrie, qui sacrifie la profondeur du déchiffrement à la vitesse de défilement. Le torrent invite sans cesse à ce sacrifice : il fait défiler tant qu'on est tenté de croire qu'on lit alors qu'on ne fait plus que percevoir. C'est l'un des écueils que le concept peut pointer sans en dresser la carte : prendre le survol pour la lecture.

Partie III — Le coût et la fatigue

Lire coûte, et le coût s'accumule

La troisième propriété est que lire a un **coût** — une charge, que le lecteur dépense et qui ne se reconstitue pas instantanément. Déchiffrer demande un effort ; distinguer dans un flux dense en demande davantage ; soutenir l'attention sur la durée l'épuise. Ce coût est analogue à celui que le premier tome attachait au prélèvement et le deuxième au transport : un acte qui a un coût est un acte qu'on ne peut pas accomplir sans limite.

Or le coût de la lecture a une particularité : il **s'accumule** et conduit à la **fatigue**. On ne peut pas lire indéfiniment ; l'attention se dégrade, le déchiffrement devient plus lourd, la sélection se relâche. Plus le débit est élevé, plus l'effort exigé pour distinguer est grand, et plus vite vient la fatigue. Le torrent ne fatigue pas seulement parce qu'il est abondant ; il fatigue parce qu'il oblige l'attention à un travail de tri constant, sans répit, sur un flux qui ne s'interrompt pas. La fatigue de lecture n'est pas une faiblesse du lecteur ; c'est la marque que le coût d'un acte réel a été dépensé.

Ce n'est pas la rareté qui épuise, c'est l'excès

Renversons ici une intuition. On pourrait croire que la difficulté de lire vient de la rareté — qu'il serait pénible de lire parce qu'il manquerait de quoi. C'est l'inverse. Dans le torrent, ce n'est pas la rareté qui épuise, c'est l'excès. La donnée individuelle est insignifiante, légère, sans poids ; c'est leur agrégation en mouvement qui pèse. Une myrtille régale ; un seau de confiture qu'on vous oblige à finir gave et écoëure. La souffrance de lecture, dans le torrent, n'est pas celle de qui n'a rien à se mettre sous les yeux ; c'est celle de qui en a trop, et dont l'attention, sommée de tout distinguer, se sature et se fatigue d'une chose pourtant bonne en petite quantité. C'est ce point — l'excès d'une chose bonne — que le document suivant reprendra pour lui-même, car il est le cœur de ce que le torrent fait au lecteur.

Partie IV — Ce que ces propriétés annoncent

La lecture est le goulot du torrent

Les trois propriétés convergent vers un seul fait, qui commande la suite du tome. La lecture est **sélective** — elle ne peut prendre qu'une part ; elle est **lente** — elle n'a pas suivi l'accélération du transport ; elle **coûte** et **fatigue** — elle ne peut s'étendre sans limite. Ces trois bornes font de la lecture le *goulot* du torrent : le point étroit par où tout ce qui est produit et transporté doit passer pour devenir donnée vivante, et par où ne passe qu'une fraction de ce qui se présente. Le transport a ouvert grand ses vannes ; la lecture est restée une porte étroite. Tout l'enjeu de la réception tient dans cette disproportion.

Vers le sur-plus de lecture

On a donc, désormais, tout ce qu'il faut pour nommer ce que le torrent fait au lecteur. Le tome précédent avait posé le sur-débit du côté de la production. Le présent document a montré, du côté de la réception, pourquoi la lecture ne peut pas l'absorber : ses propriétés l'en empêchent. Reste à décrire le phénomène lui-même — la submersion du lecteur, le sur-plus de lecture qui se présente et qu'il ne peut pas recevoir —, et à poser le partage entre ce qui, dans tout ce qui retombe en trace, est un échec, et ce qui ne l'est pas. C'est l'objet du document suivant, qui est aussi celui où le titre du tome — *la trace ou la donnée* — livre ce qu'il a de plus neuf.

Repères

Pour les références mobilisées dans ce document — la sélectivité comme pendant du non-prélevé, la suppression du vieillissement de transport et la lenteur maintenue de la lecture, la fraîcheur qui ne se rattrape pas, le coût comme propriété de tout acte —, voir la *Bibliographie raisonnée du Tome 3*. Le statut de méthode est posé dans la *Préface méthodologique* ; le survol pris pour la lecture, la myrtille et la confiture relèvent du statut des illustrations. Les concepts repris des tomes précédents — les propriétés du flux d'observation et le non-prélevé (premier tome, documents 4 et 6), la fraîcheur qui ne se rattrape pas (premier tome, document 5), les propriétés du transport et la suppression du vieillissement de trajet (deuxième tome, documents 4 et 1) — y sont établis. Les propriétés de la lecture sont posées par analogie avec celles du transport, comme le tome précédent posait les siennes par analogie avec celles du flux d'observation.

Le sur-plus de lecture

La submersion, l'impossible bibliothèque, et les trois chemins du titre

Tome 3 — Document 6

« Nous nous noyons dans l'information, mais nous sommes affamés de connaissance. »

— John Naisbitt, *Megatrends* (1982)

« Une myrtille régale ; un seau de confiture qu'il faut finir écoeure. »

— Formule de travail

Préambule — Le torrent vu du lecteur

Le tome précédent a décrit le torrent du dehors, comme un régime de la circulation. Le document précédent en a montré la conséquence pour le lecteur : ses propriétés font de la lecture un goulot, une porte étroite par où ne passe qu'une fraction de ce qui se présente. Reste à décrire le phénomène lui-même, du point de vue de celui qui le subit : le **sur-plus de lecture**. Non plus le sur-débit produit, mais la submersion vécue — l'expérience d'un regard fini placé devant un débit qui le déborde.

Ce document fait deux choses. Il nomme d'abord ce qu'est cette submersion, et il corrige une intuition fausse sur sa cause : ce n'est pas la rareté qui fait souffrir, c'est l'excès d'une chose bonne. Il montre ensuite pourquoi la réponse ancienne à l'abondance — la bibliothèque, le classement, le rangement — ne peut plus jouer son rôle : on ne range pas le torrent. Et il livre enfin ce que le titre du tome a de plus neuf : toutes les traces non lues ne sont pas un échec. Il y a trois chemins par lesquels une donnée retombe en trace, et ils n'appellent pas la même réponse — l'un n'en appelle aucune.

Partie I — La submersion : l'excès d'une chose bonne

La donnée insignifiante, l'agrégat qui gave

La submersion du lecteur a une cause, à nommer exactement, car on se trompe souvent sur elle. On croit volontiers que le problème du torrent est un problème de mauvaise donnée — du faux, du bruit, du déchet. Il y a de cela, mais ce n'est pas l'essentiel, et ce n'est pas le propre du torrent. Le propre du torrent est plus retors : c'est l'excès d'une chose qui, en petite quantité, serait bonne.

Une donnée individuelle est insignifiante — légère, sans poids, souvent utile, parfois précieuse. Une myrtille régale. Le problème n'est pas la myrtille ; c'est le seau de confiture qu'on vous oblige à finir. Ce qui était un plaisir en petite quantité devient, en masse et en mouvement, une charge qui gave plus qu'elle ne régale. La donnée agrégée et précipitée ne souffre pas d'être mauvaise ; elle souffre d'être trop. Le lecteur n'est pas écœuré par ce qui est immangeable, mais par la quantité de ce qui, à dose mesurée, l'aurait nourri.

C'est pourquoi la submersion n'est pas une affaire de qualité mais de proportion. Le torrent ne déborde pas le lecteur parce qu'il charrie du mauvais ; il le déborde parce qu'il charrie plus de bon que toute fenêtre ne peut en distinguer. Et cette disproportion, le document sur les propriétés de la lecture l'a fondée : la lecture est lente, sélective, coûteuse ; elle ne peut pas suivre un débit devenu instantané. Le sur-plus de lecture est la rencontre de cette lenteur et de ce débit — une porte étroite devant un flot qui ne s'interrompt pas.

Ce n'est pas une fatalité, c'est notre résultante

Il faut redire ici le garde-fou que le tome précédent a transmis par-dessus le seuil, car la suite en dépend. La submersion n'est pas une intempérie. Le torrent est notre résultante, non une fatalité naturelle : la vitesse, nous l'avons mise. Le lecteur débordé n'est donc pas la victime d'une pluie qui tomberait du ciel ; il est une portion de ce qui a creusé le courant. Cela ne change rien au fait de la submersion — elle est bien réelle —, mais cela change tout à la manière de s'y tenir : il y a là quelque chose dont on répond, non quelque chose qu'on subit sans recours. On y reviendra en traitant des postures du lecteur ; il suffit ici d'avoir refusé de naturaliser la submersion, comme le tome précédent refusait de naturaliser le débit qui la produit.

Partie II — L'impossible bibliothèque

La réponse ancienne : ranger pour pouvoir lire

Devant l'abondance, l'humain a longtemps eu une réponse, et elle était bonne. Le scribe noyé sous les tablettes a inventé une **technique de gestion** : la bibliothèque, le classement, le rangement, le catalogue — des dispositifs qui permettent de retrouver, donc de lire. Le premier tome l'a rappelé : les bibliothèques sont la première infrastructure organisée de stockage et de mise à disposition, et leur histoire est celle d'un mouvement où ce qui était privilège devient commun. Ranger n'était pas une fin ; c'était le moyen de rendre praticable la part du lecteur — de faire qu'on puisse trouver ce qu'on cherche, et donc le lire.

La bibliothèque tenait ensemble trois rôles distincts, qu'il faut nommer car la suite y reviendra. Elle était la **bibliothèque** au sens propre — le stock conservé ; elle avait son **bibliothécaire** — qui sait où chercher, qui ordonne et oriente ; et elle appelait, en amont ou en aval, le **conteur** — celui qui restitue, qui met en forme et en sens ce que le stock recèle. Stock, orientation, restitution : trois fonctions séparées, tenues par des dispositifs et des personnes distincts.

Pourquoi le torrent interdit la bibliothèque

Mais la donnée du torrent, par sa vitesse et sa quantité, **interdit la bibliothèque**. On ne range pas le torrent. Le classement suppose qu'on ait le temps de classer, que le stock se laisse arrêter assez longtemps pour qu'on l'ordonne. Le torrent ne s'arrête pas : il coule, il se multiplie, il se périmé pendant qu'on tenterait de le ranger. Quand le rangement d'une part est achevé, une autre part, plus grande, s'est déjà déversée et périmée. La bibliothèque était une réponse à un stock qui attendait ; elle n'est pas une réponse à un flux qui n'attend pas.

Cette impossibilité n'est pas technique — elle ne sera pas levée par un meilleur rangement —, elle est de fond : elle tient à la nature du torrent comme flux, et non comme stock, que le tome précédent a établie. Croire qu'on rangera le torrent, c'est retomber dans l'illusion que le torrent est une réserve qui s'accumule, alors qu'il est une multitude de prélèvements en mouvement. On ne met pas en rayon ce qui coule. Il reste alors au lecteur trois voies seulement, qui ne sont plus des techniques de gestion mais des **postures** — et c'est l'objet du document suivant. Auparavant, il faut poser un partage que la submersion rend nécessaire, et que le titre du tome porte en lui.

Partie III — Trace ou donnée : les trois chemins du titre

Un fait à trois branches

Le titre du tome — *la trace ou la donnée* — énonce ce que le torrent laisse au lecteur : selon qu'il lise ou non, la matière reçue est donnée vivante ou trace muette. Mais le basculement vers la trace n'a pas une cause unique. Il a **trois chemins distincts**, qui n'appellent pas la même réponse — et c'est ce qui fait que toutes les traces non lues ne se valent pas.

Il faut les poser comme un fait à trois branches, sans chercher à tracer entre eux une frontière fine. Dans la réalité, ils se mêlent : on se désintéresse de ce qu'on ne sait pas lire, on désapprend ce qu'on a longtemps négligé, on néglige ce qui se périme de toute façon. Leur démarcation nette serait une fausse précision. Mais leur distinction de principe est éclairante, car elle commande des réponses différentes.

Premier chemin : l'incapacité — le lecteur ne peut pas lire

Le lecteur **ne peut pas** lire : c'est l'*incapacité*. Pas le code, pas le récepteur, pas le référent. La donnée reste trace pour lui faute de moyen — elle est, on l'a vu, muette pour lui, peut-être vivante pour un autre. Ce chemin appelle un **moyen** : apprendre, ou recourir à un référent capable de lire pour soi. C'est remédiable. L'incapacité est causée, au sens du premier tome — une contrainte aveugle, qu'un chemin ouvert peut lever. Elle est le terrain propre du travail d'ouverture des chemins que le tome précédent a esquissé, et du référent qu'on examinera plus loin.

Deuxième chemin : le désintérêt — le lecteur ne veut pas lire

Le lecteur **ne veut pas** lire : c'est le *désintérêt*. Il pourrait — il a le code, le moyen, l'accès —, mais il ne le fait pas. Le sur-débit le détourne, la donnée passe devant lui, il la voit sans la lire. Ce chemin n'appelle pas un moyen, mais un **rapport** : l'attention qu'on accorde ou qu'on refuse, le temps qu'on consent, la probité du lecteur qui décide que ceci vaut d'être lu et que cela peut passer. C'est ici que se logeront les postures du document suivant : face au désintérêt que le torrent induit, le lecteur a à choisir ce qu'il lit, et ce choix l'engage.

Troisième chemin : la péremption rapide — la donnée n'a pas attendu

La donnée **n'a pas attendu** d'être lue : c'est la *péremption rapide*. Sa fraîcheur était si brève que, passé le premier instant, son utilité est quasi nulle ; elle se fait trace par obsolescence, avant même que la question de la lire se pose. Ce chemin n'appelle **aucune** réponse du lecteur : c'est un fait de la donnée elle-même, non un manquement de qui ne l'a pas lue. Le cinquième document du premier tome l'avait préparé en distinguant

les vitesses de péremption ; le cinquième document du tome précédent l'avait prolongé avec les sources stables et leur inverse, les données dont la fraîcheur est la seule valeur. Une donnée à fraîcheur brève qui retombe en trace n'a pas échoué : elle a accompli tout ce qu'elle avait à accomplir, et son retour à la trace est son destin normal.

Ce que le titre a de plus neuf

Ce dernier chemin porte ce que le titre a de plus neuf, et il faut l'énoncer nettement : **toutes les traces non lues ne sont pas un échec de lecture.** Certaines données *devaient* retomber en trace — leur fraîcheur était leur seule valeur, et leur retour à la trace est normal, non déploré. On s'épuiserait, et l'on aurait tort, à vouloir tout lire de ce qui se présente, comme si chaque donnée non lue était une perte. Beaucoup ne demandaient qu'à passer.

Le drame du torrent n'est donc pas que des données retombent en trace — c'est inévitable, et parfois c'est bien. Le drame est qu'**on ne distingue plus celles qu'il fallait lire de celles qui pouvaient retomber.** La submersion ne brouille pas seulement la lecture ; elle brouille le tri préalable à la lecture — le discernement de ce qui mérite l'attention rare et de ce qui peut passer sans dommage. Ce que le torrent laisse au lecteur, trace ou donnée, dépend ainsi de trois choses qui ne se confondent pas : le **pouvoir** de lire, le **vouloir** lire, et le **temps** que la donnée méritait qu'on lui accorde. La première relève d'un moyen, la deuxième d'un rapport, la troisième de la donnée elle-même. Les confondre, c'est soit se reprocher de n'avoir pas lu ce qui pouvait passer, soit laisser passer ce qu'il fallait lire.

Partie IV — Ce que ce partage prépare

Du fait aux postures

Ce document a établi un fait — la submersion — et un partage — les trois chemins. Le fait dit que le lecteur est débordé, et que ce débordement est notre résultante, non une fatalité. Le partage dit que tout n'est pas à sauver dans ce qui déborde, et que la première tâche du lecteur n'est pas de tout lire, mais de discerner ce qui vaut d'être lu.

De ce fait et de ce partage naît une question pratique, qui occupe le reste du tome : que peut faire le lecteur qui se sait débordé ? Il ne peut pas tout lire — la lecture est un goulot. Il ne doit pas tout lire — toutes les traces ne sont pas un échec. Que peut-il donc ? Le document suivant déploie les trois postures qui s'offrent à lui : cadrer sa fenêtre, déléguer sa lecture, ou accepter avec lucidité ce qu'il ne peut ni cadrer ni déléguer. Trois postures, dont aucune n'est un salut et dont chacune a son coût — mais

dont l'ensemble dessine ce qu'un lecteur peut faire, en réponse, de ce qui le déborde.

Repères

Pour les références mobilisées dans ce document — le torrent comme flux et non comme stock, le mouvement « privilège → commun » et l'histoire des bibliothèques, les vitesses de péremption et les sources stables, le garde-fou du torrent comme résultante de l'homme —, voir la *Bibliographie raisonnée du Tome 3*. Le statut de méthode est posé dans la *Préface méthodologique* ; la myrtille et la confiture, le scribe noyé sous les tablettes, le rangement impossible relèvent du statut des illustrations. Les concepts repris des tomes précédents — la bibliothèque et le mouvement « privilège → commun » (premier tome, document 1), les vitesses de péremption (premier tome, document 5), le torrent comme flux et le garde-fou « réel marqué par nous » (deuxième tome, documents 6 et 8), les sources stables (deuxième tome, document 5) — y sont établis. Les trois chemins du titre sont un fait à trois branches qui se mêlent dans la réalité ; leur démarcation nette serait une fausse précision, et leur seul enjeu est qu'ils n'appellent pas la même réponse.

Les trois postures

Cadrer, déléguer, accepter — et le coût de chacune

Tome 3 — Document 7

« Il ne suffit pas d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. »

— René Descartes, *Discours de la méthode* (1637)

Préambule — Trois voies, aucun salut

Le document précédent a montré que la réponse ancienne à l'abondance — ranger pour pouvoir lire — ne vaut plus : on ne range pas le torrent. Il reste alors au lecteur trois voies, qui ne sont plus des techniques de gestion mais des **postures** — des manières de se tenir face à ce qui le déborde. Ce document les déploie.

Disons-le d'emblée : aucune de ces trois postures n'est un salut, et chacune a son coût. Elles ne s'excluent pas — un même lecteur les combine selon les moments —, mais elles ne se valent pas selon les situations, et les distinguer permet de savoir ce qu'on choisit, et ce qu'on paie. La première agit sur la fenêtre du lecteur : cadrer. La deuxième confie la lecture à un autre : déléguer. La troisième consent à ce qu'on ne peut ni cadrer ni déléguer : accepter. Aucune n'abolit le sur-débit ; chacune compose avec lui à sa façon.

Partie I — Cadrer : déplacer ou restreindre sa fenêtre

Déterminer soi-même les données utiles

La première posture consiste à agir sur sa propre fenêtre — à **cadrer**. Puisque le lecteur ne peut pas tout lire et ne doit pas tout lire, il lui revient de déterminer les données utiles, au sens large, et de déplacer ou restreindre sa fenêtre en conséquence. Cadrer, c'est choisir où porter l'attention rare, et accepter de laisser le reste hors-champ.

Cette posture répond directement au sur-débit, car elle agit sur le terme du rapport qui est à la portée du lecteur. Le sur-débit, on l'a vu, est relatif à la fenêtre : il y a trop par rapport à ce qu'une fenêtre peut absorber. Le lecteur ne peut pas réduire le débit — il ne commande pas, à lui seul, le torrent —, mais il peut travailler sa fenêtre : la restreindre pour approfondir, la déplacer pour aller où importe ce qui importe. Cadrer, c'est faire, du côté de la réception, ce que le premier tome appelait, du côté de la production, situer l'optimum observationnel : ni tout prélever, ni se priver de l'essentiel, mais trouver le réglage qui sert l'usage. C'est un exercice de sagesse appliqué à sa propre lecture.

Le coût du cadrage

Mais cadrer a un coût, qu'il faut nommer pour ne pas en faire un salut. Cadrer demande un **effort** — celui de décider, parmi tout ce qui se présente, ce qui mérite l'attention ; et cet effort est lui-même prélevé sur l'attention rare. Cadrer comporte aussi un **risque** : celui du hors-champ. Toute fenêtre cadrée laisse dehors ce qu'elle ne cadre pas, et ce qu'elle laisse dehors peut être ce qui importait. Le premier tome l'avait posé pour le prélèvement : tout cadrage a ses angles morts, et la fidélité aux critères qu'on s'est donnés n'est pas la garantie qu'on a retenu les bons critères. Il en va de même pour la lecture : cadrer trop étroit, c'est manquer le signal ; cadrer trop large, c'est se noyer de nouveau. Le réglage juste n'est donné par aucune règle ; il est à reprendre dans chaque situation, et c'est pourquoi cadrer reste un exercice, jamais une solution acquise.

Partie II — Déléguer : hériter la situation d'un autre lecteur

Confier la lecture à un dispositif qui fusionne les trois rôles

La deuxième posture consiste à confier sa lecture à un autre — à **déléguer**. Là où la bibliothèque tenait séparés les trois rôles — le stock, le bibliothécaire qui oriente, le conteur qui restitue —, la délégation les confie à un dispositif unique, qui fait à la fois office de réserve,

d'orientation et de restitution : on lui demande, et il rend un sens déjà déchiffré.

Le concept ici n'est pas le dispositif, mais l'acte, et il faut le dégager de sa forme contemporaine pour le saisir dans sa portée. **Déléguer sa lecture, c'est en hériter la situation.** Cet acte est ancien : le notable qui se faisait résumer la presse par un secrétaire déléguait déjà sa lecture, et héritait du tri de son secrétaire — de ce que celui-ci jugeait digne d'être retenu, de ses angles morts, de ses préférences. Déléguer n'a jamais été lire par procuration sans reste ; cela a toujours été adopter, à la place de la sienne, la situation de qui lit pour vous. Le dispositif contemporain qui fusionne les trois rôles est le grand modèle de langage ; il en est l'illustration *datée*, non le fond. Le tome n'a pas à le re-conceptualiser : son statut est déjà fixé. C'est une sauvegarde qui diverge, située comme tout lecteur ; ce n'est pas le sommet d'une pyramide cognitive, mais un instrument dans une chaîne où l'humain garde la responsabilité de l'intention. Déléguer à lui, c'est déléguer à *un lecteur situé de plus*, dont on hérite la situation. Ce n'est pas sortir de la situation ; c'est en adopter une autre.

Un arbitrage dont le coût est connu

Cette délégation n'est ni un salut ni une faute : c'est un **arbitrage**, dont le coût est connu, et que le premier tome a déjà appris à jauger. Le quatrième document y donnait la mesure : un modèle figé branché sur des flux frais que des humains entretiennent peut servir — mais sa valeur dépend entièrement de la fraîcheur des canaux en amont et de la pluralité des intentions qui les creusent. Transposé au lecteur : déléguer est bon ou mauvais selon ce que vaut la situation du lecteur délégué.

On échange donc la submersion contre une **dépendance**, et tout est de savoir ce que vaut ce à quoi l'on se rend dépendant. Déléguer à un référent dont la situation est riche, les canaux frais, les intentions plurielles, c'est un bon arbitrage : on hérite d'une situation meilleure que la sienne sur ce point. Déléguer à un dispositif dont le corpus est figé, partial, aux angles morts ignorés, c'est un mauvais arbitrage : on hérite d'une situation pauvre en croyant s'alléger. Le coût de la délégation n'est pas qu'on cesse de lire — c'est qu'on hérite d'une situation qu'on n'a pas choisie et dont on ignore parfois les bornes. La probité de la délégation consiste à connaître la situation dont on hérite, autant qu'on le peut, plutôt que de la prendre pour une lecture sans situation. C'est l'écueil propre à cette posture : prendre la lecture déléguée pour une lecture surplombante, alors qu'elle est la lecture d'un autre, avec les limites d'un autre.

Partie III — Accepter : la lucidité responsable

Consentir à ce qu'on ne peut ni cadrer ni déléguer

La troisième posture consiste à **accepter** — à consentir avec lucidité à l'emportement, pour ce qu'on ne peut ni cadrer entièrement ni déléguer sans reste. Car ni le cadrage ni la délégation n'épuisent le sur-débit : il reste toujours une part qui déborde, qu'aucune fenêtre ne cadre et qu'aucun référent ne lit pour nous. Devant cette part, il y a une troisième tenue.

Mais nommons-la avec soin, car le mot « accepter » prête au contresens. Accepter n'est pas se résigner. Et c'est ici que le garde-fou transmis par-dessus le seuil fait toute la différence. Si le torrent était naturel — une crue qui s'imposerait du dehors —, accepter voudrait dire se résigner à une fatalité, comme on se résigne à la pluie. Mais le torrent n'est pas naturel : il est notre résultante, la vitesse nous l'avons mise. Accepter ne peut donc pas vouloir dire se résigner à une fatalité, *puisqu'il n'y a pas de fatalité*. Cela veut dire reconnaître l'emportement *comme produit de nos actes*, donc comme quelque chose dont on porte la responsabilité.

La troisième posture est ainsi **lucide et responsable**, ni résistance vaine ni résignation. Résister vainement, ce serait nier le sur-débit, prétendre tout lire, s'épuiser à colmater un flux qu'aucune fenêtre ne contient. Se résigner, ce serait se laisser emporter en se disant victime d'une intempérie. La posture juste tient entre les deux : reconnaître qu'on ne peut pas tout recevoir — c'est la lucidité —, et reconnaître qu'on est partie de ce qui produit le débit — c'est la responsabilité. On accepte de ne pas tout lire, non comme une défaite, mais comme la condition d'un lecteur fini qui répond de ce qu'il alimente.

Pourquoi cette posture n'est pas une gestion

À la différence des deux premières, la troisième posture n'est pas une technique. Cadrer est un faire ; déléguer est un faire ; accepter est une **tenue**. C'est pourquoi elle ne se réduit pas à une gestion de l'abondance : elle est une manière d'habiter sa condition de lecteur débordé sans s'y aliéner. Et c'est par elle que le tome touche à ce qui le clôt — la posture finale du lecteur qui se sait. Car accepter avec lucidité, ce n'est pas seulement composer avec le torrent ; c'est se savoir une portion de ce qui le creuse, et en répondre. Cette responsabilité déborde le lecteur isolé : elle engage ce que le tome précédent a nommé la sagesse collective.

Partie IV — Les trois postures et la sagesse collective

De l'arbitrage individuel à l'arbitrage collectif

Les trois postures sont des réponses qu'un lecteur peut prendre. Mais le sur-débit, lui, n'est pas un problème individuel : il est produit par une circulation collective, et il ne se résout pas, à l'échelle où il se pose, par les seuls arbitrages de chacun. Le tome précédent l'a établi en décrivant l'auto-amplification : le torrent grossit par absence d'arbitrage sage, et l'arbitrage qui manque n'est pas à la portée d'un individu isolé. La connaissance dit *comment* lire plus, trier plus, déléguer mieux ; seule la sagesse pose la question que la connaissance ne pose pas : *faut-il ?* Et cette question, au niveau du torrent, se pose à une échelle qui dépasse toute situation singulière.

Mesurons pourtant ce que l'individu peut, et ce qu'il ne peut pas — car le tome précédent a montré qu'il a une prise, à condition de ne ni la surestimer ni la nier. La prise du lecteur est élémentaire : ce qu'il lit, ce qu'il laisse passer, l'attention qu'il accorde ou refuse, les dispositifs de lecture qu'il adopte ou décline. Chacune de ces décisions est, prise seule, sans effet sur le torrent — un lecteur qui détourne son attention d'un flux ne tarit pas ce flux. Mais ces décisions ne valent pas seules : leur effet est **agrégré**. Un désintérêt isolé ne fléchit rien ; un désintérêt partagé par le grand nombre retire à un flux ses lecteurs et finit par peser sur ce qu'on produit. C'est une puissance par fédération, non par décision : le lecteur ne commande pas le torrent, mais le grand nombre des lecteurs, par leurs lectures et leurs refus, y pèse sans l'avoir décidé.

Cette prise dessine deux niveaux qu'il ne faut pas confondre, et que le tome précédent a distingués. Au niveau **individuel**, l'arbitrage est celui des trois postures : cadrer, déléguer, accepter — chacun pour sa propre fenêtre, avec un effet qui ne vaut qu'agrégré. Au niveau **collectif**, un système institué délibère *sur* la composition de ces arbitrages : que rendre lisible à tous, quels référents entretenir, quels dispositifs de lecture encourager ou décourager, ce qu'une société tient pour digne d'être lu. Ce second niveau est réflexif : la collectivité y observe ce que ses propres manières de lire et de ne pas lire produisent — c'est, au sens que le premier tome donnait à ce terme, un acte métacognitif, porté non par un individu mais par les institutions qu'une société se donne. La sagesse collective est la capacité, à ce niveau, d'arbitrer l'intérêt présent contre l'intérêt en devenir. Elle n'arbitre pas dans le vide : elle arbitre la composition des arbitrages individuels, qui sont sa matière.

Les trois postures sont donc jugées, en partie, à l'aune de cette **sagesse collective**. Cadrer, déléguer, accepter sont des arbitrages individuels ; un lecteur qui cadre bien, délègue avec discernement et accepte avec lucidité ne désamorce pas, à lui seul, le torrent — il s'y tient mieux, et il ajoute sa voix à l'agrégat. Le torrent ne se résout pas en bas, par la seule somme des bons arbitrages individuels ; il se résout — s'il se résout — en haut, par une sagesse qui arbitre à l'échelle d'une collectivité et dans la durée

ce que ces arbitrages, fédérés, composent.

L'abstention n'est pas neutre

D'où le point culminant, que le tome précédent a posé comme diagnostic et que celui-ci reprend comme critère : **l'abstention n'est pas neutre**. Mais il faut l'entendre au niveau exact où l'abstention existe vraiment. Le tome précédent l'a précisé : tant qu'un choix n'est ni exposé ni à la portée du lecteur, ne pas le poser ne se distingue pas d'un refus — le lecteur qui ne sait pas qu'un arbitrage se joue, ou qui n'a pas les moyens d'y prendre part, ne s'abstient pas, il est simplement hors du jeu. L'abstention ne devient une position distincte que là où le choix est *exposé* — rendu visible, énoncé, pesé dans la délibération collective — et où la capacité d'y prendre part est *acquise*. C'est là, et là seulement, que « je ne pèse pas, bien que je le pourrais et que je sais que cela se joue » devient une abstention véritable — et qu'elle n'est pas neutre.

Car ne pas peser, à ce niveau, ne laisse pas un vide équilibré où les choses trouveraient d'elles-mêmes leur mesure. Cela laisse la place à une sagesse *orientée*. Ceux qui ont un intérêt présent à ce que le torrent grossisse, eux, se mobiliseront toujours ; leur sagesse sera celle de leur intérêt. L'abstention du plus grand nombre ne produit donc pas l'équilibre : elle produit un déséquilibre en faveur des intérêts présents les mieux organisés.

La sagesse collective n'est pas la somme spontanée des sagesse individuelles, qui adviendrait toute seule si chacun se taisait. Elle est ce qui advient — ou ce qui manque — selon que chacun s'implique ou s'abstient là où le choix lui est offert. C'est en dernier ressort une affaire d'implication. Et cela déplace le sens des trois postures : bien cadrer, bien déléguer, bien accepter ne suffit pas si l'on s'abstient de peser, là où l'on pourrait peser, sur ce qui produit le débit. La quatrième chose à faire, qui n'est pas une posture de lecture mais une exigence civique, est de ne pas laisser l'arbitrage aux seuls intérêts qui ne s'abstiennent jamais. Le tome ne tranche pas *comment* — cela relève du présent de chacun, et l'essai ne le dicte pas. Il pose seulement que l'abstention, là où elle est possible, a un prix, et que ce prix est payé par tous.

Reste à conduire cette responsabilité jusqu'à son terme — la posture finale du lecteur qui se sait, où la probité du lecteur et l'éthique de la lecture trouvent leur formulation. C'est l'objet du dernier document, qui clôt le tome et, avec lui, la trilogie.

Repères

Pour les références mobilisées dans ce document — l'optimum observationnel transposé à la lecture, le modèle de langage comme sauvegarde située

et instrument dans une chaîne, la fusion des trois rôles (bibliothèque, bibliothécaire, conteur), l'auto-amplification et la sagesse collective, la prise individuelle agrégée et les deux niveaux de décision, la métacognition, l'abstention non neutre et sa condition de validité —, voir la *Bibliographie raisonnée du Tome 3*. Le statut de méthode est posé dans la *Préface méthodologique* ; le secrétaire qui résume la presse, le grand modèle de langage contemporain relèvent du statut des illustrations datées — le fond de la délégation est atemporel. Les concepts repris des tomes précédents — l'optimum observationnel et les angles morts du cadrage (premier tome, document 4), la sauvegarde et la fusion des trois rôles (premier tome, documents 3 et 4), la métacognition comme observation de ce que notre observation produit (premier tome, document 1), l'auto-amplification, la sagesse collective, la prise individuelle agrégée (puissance par fédération), les deux niveaux de décision et l'abstention non neutre avec sa condition de validité — choix exposé et capacité acquise — (deuxième tome, document 7) — y sont établis. La première posture répond directement au sur-débit en agissant sur la fenêtre ; la deuxième est un arbitrage jaugeable par le rapport entre la fraîcheur des canaux et la pluralité des intentions ; la troisième est transformée, par le garde-fou « le torrent est notre résultante », en posture responsable et non résignée. L'abstention ne devient une position distincte, et non neutre, que là où le choix est exposé et la capacité d'y prendre part acquise — ailleurs, ne pas peser ne se distingue pas d'être hors du jeu.

Le lecteur qui se sait

La probité, l'éthique minimale, et la fin de la trilogie

Tome 3 — Document 8

« Où est la sagesse que nous avons perdue dans la connaissance ? Où est la connaissance que nous avons perdue dans l'information ? »

— T. S. Eliot, *The Rock* (1934)

« Le monde n'aboutit à aucun livre. Mais il a produit un être qui, lisant les traces que le monde laisse de lui-même, écrit des livres — et celui-ci en est un. »

— *La trace et le lecteur*, premier tome

Avertissement

Ce document clôt le troisième tome, et avec lui la trilogie tout entière. Il occupe, dans le tome de la réception, la place que « le torrent qui se sait » occupait dans le tome du mouvement : celle de la posture finale. L'écho entre les deux titres est voulu. Là-bas, c'était le torrent qui se savait — un régime ressaisi depuis la situation de qui doit en recevoir quelque chose. Ici, c'est le lecteur qui se sait — un regard fini qui se reconnaît débordé, et qui, se sachant tel, se tient autrement. Le tome précédent passait la main en disant : ce que le sur-débit change pour le lecteur, c'est au tome suivant de le dire. Ce document le dit, et referme l'arche.

Préambule — Ce qu'un lecteur peut savoir de lui-même

Le document précédent a déployé les trois postures — cadrer, déléguer, accepter — et montré qu'aucune n'est un salut, que chacune a son coût, et qu'aucune ne suffit si l'on s'abstient de peser sur ce qui produit le débit. Reste à conduire cette responsabilité à son terme. Qu'est-ce qu'un lecteur peut savoir de lui-même, dans le torrent ? Et que lui revient-il, dès lors qu'il le sait ?

Ce document répond en assumant ce que les deux premiers tomes s'interdisaient : une **éthique**. Non parce que la matière aurait changé de nature — elle reste descriptive sur le fond —, mais parce que les trois postures supposent un critère pour en juger, et qu'un critère de ce genre est éthique. Le tome assume donc une éthique de la lecture ; mais il la borne avec soin, car une éthique mal bornée se périmerait avec les mœurs qui l'auraient inspirée. Cette éthique sera minimale, atemporelle et systémique. La poser, c'est dire ce que la trilogie a, en dernier ressort, à dire au lecteur qu'elle vise — et c'est, pour elle, la manière de finir.

Partie I — Pourquoi une éthique, et de quelle sorte

Du descriptif au propositionnel

Le premier tome tenait une discipline strictement descriptive : il disait ce qui est vrai de la donnée, jamais ce qu'il faut faire. Ce qui relèverait du prescriptif — la charte d'un métier, la probité d'un artisan — appartient à d'autres travaux, distincts de l'essai, qu'il appelle sans les contenir. Le deuxième tome a tenu la même discipline, en assumant seulement une part d'ouverture plus marquée. La question, pour le troisième, était : de quel côté penche-t-il ?

La réponse est qu'il assume une éthique, et il faut dire pourquoi sans s'en excuser. D'abord parce que sa propositionnalité l'exige : dès qu'on décrit ce que le lecteur peut faire de ce qui le déborde — cadrer, déléguer, accepter —, on suppose un critère pour distinguer le bon arbitrage du mauvais, et ce critère n'est pas descriptif. Ensuite parce que les réflexions accumulées tout au long de la trilogie — la sagesse collective, la responsabilité de qui produit le torrent, l'insouciance du moment dont le poids se mesure plus tard — sont déjà des énoncés éthiques, non descriptifs. Le tome ne fait que reconnaître ce qu'il portait. Il devient propositionnel parce que la réception, à la différence de la fabrication et du mouvement, ne peut pas être pensée sans que se pose la question de ce qu'on doit en faire.

Minimale, atemporelle, systémique

Mais l'éthique que le tome assume est soigneusement bornée, et ses trois bornes sont ce qui la préserve de se périmer.

Elle est **minimale**. Elle se réduit à un seul devoir : *ne pas laisser passer pour lu ce qu'on a seulement vu*. Tout le reste en découle, et rien ne s'y ajoute. Ce devoir n'exige pas de tout lire — on a vu que c'est impossible et que ce ne serait pas même souhaitable. Il exige seulement de ne pas confondre la donnée vue et la donnée lue, de ne pas prendre le survol pour le déchiffrement, de ne pas tenir pour acquis ce qu'on n'a fait qu'apercevoir. C'est peu, et c'est tout.

Elle est **atemporelle**. Ce devoir valait pour le scribe noyé sous les tablettes comme pour le contemporain noyé sous les notifications ; il ne dépend d'aucune technique. La forme de ce qui submerge change — tablettes, registres, écrans —, mais le devoir reste le même : ne pas faire passer pour lu ce qu'on a seulement vu. C'est ce qui le distingue d'un jugement de forme, daté : il ne juge aucune technique, il énonce ce qu'engage l'acte de lire, sous toutes ses formes et de tout temps.

Elle est **systémique** — et c'est le point que la partie suivante a charge d'établir. Elle ne repose pas sur le seul individu sommé de tout savoir lire. Car exiger de chacun qu'il sache tout lire serait répéter, sur le terrain de la lecture, une erreur que le premier tome a déjà critiquée.

Partie II — La probité du lecteur : lire ou se faire aider à lire

Pourquoi elle ne peut pas être « savoir tout lire »

La probité du lecteur est le pendant de la probité de l'inscripteur que le premier tome exigeait, et de la probité de transport que le deuxième nommait. Mais elle ne peut **pas** s'énoncer « chacun doit savoir tout lire ». Ce serait répéter, sur le terrain de la lecture, l'ornière que le deuxième document du premier tome a critiquée à propos de la littérature : la *récupération managériale*, qui réduit l'enjeu à un problème de formation individuelle ; le présupposé d'un *sujet abstrait et neutre*, qui saurait tout lire de partout. On forme chaque individu, et cela ne suffit pas, parce que le torrent excède toute formation individuelle. Aucun lecteur, si bien formé soit-il, ne saura lire tout ce que le torrent dépose devant lui ; et le document sur le lecteur situé l'a fondé : nul ne déchiffre tout, car tout déchiffrement a une profondeur relative à un corpus, et nul corpus n'est universel.

La probité du lecteur s'énonce donc autrement :

Le lecteur doit lire honnêtement, ou faire honnêtement appel à un référent capable de lire pour lui. La probité inclut le discernement de savoir quand on ne sait pas lire, et à qui s'adresser. Le devoir de lire inclut le devoir de recourir.

Ce référent, la trilogie le connaît déjà, et il faut le définir largement : est

réfèrent, sur une donnée donnée, quiconque en sait plus que le lecteur qui bute sur le sujet auquel cette donnée renvoie — celui vers qui le non-connaisseur peut se tourner pour que le déchiffrement soit poursuivi. Le réfèrent n'est pas une fonction rare ni instituée : c'est une position relative, que chacun occupe pour quelqu'un et sur quelque chose. La probité n'est donc pas de tout savoir lire ; elle est de lire ce qu'on sait lire, et de savoir vers qui se tourner pour le reste — honnêtement, c'est-à-dire sans faire passer le déchiffrement d'un autre pour le sien, ni sans recourir par paresse là où l'on pourrait lire soi-même.

Parmi les référents, il en est un dont le tome doit nommer la place — et reconnaître qu'elle est, pour l'heure, vacante. Le réfèrent ordinaire connaît un *sujet du monde* : le pharmacien connaît les champignons, le médecin le tracé. Mais qui connaît la *donnée elle-même* — sa fabrication, sa circulation, sa lecture, ce que la trilogie entière a tenté de penser ? Qui est réfèrent, non sur tel objet que la donnée décrit, mais sur la donnée en tant que donnée : sur la manière de la prélever avec probité, de juger sa fraîcheur, de cadrer une fenêtre, de reconnaître une trace qui menace ? Ce réfèrent-là, la trilogie l'appelle l'**artisan de la donnée**, et le récit de l'essai — le making-of qui accompagne le premier tome — en esquissait la figure sous les traits du canalier — non un gardien qui dépossède, mais un réfèrent qui rend plus autonome. Mais il faut être exact sur son statut : cet artisan n'existe pas encore comme métier constitué. Il n'est pas un acquis de la trilogie ; il en est une *proposition*. Le tome ne le possède pas ; il en déduit la nécessité, et appelle à le créer. Ce que serait sa charte, sa formation, sa probité propre — tout cela reste à produire, dans un travail distinct de l'essai, que l'essai rend pensable sans l'accomplir.

Le rapport non-connaisseur / connaisseur

Cette probité met en jeu un rapport que le document sur le lecteur situé a posé, et qu'il faut maintenant déployer, car c'est lui qui justifie le réfèrent. Quand le déchiffrement d'un lecteur bute sur la limite de son corpus, il se tourne vers un corpus plus riche : le particulier vers le professionnel, l'élève vers l'enseignant, le non-connaisseur vers le connaisseur.

Ce rapport n'est pas une hiérarchie de valeur entre des personnes ; c'est une différence de profondeur de déchiffrement sur une même inscription, relative au corpus de chacun. Le randonneur déchiffre « un champignon que je ne sais pas identifier » et porte son relevé au pharmacien, qui déchiffre « comestible » ou « toxique ». Le rapport est asymétrique mais réciproque dans son principe : chacun est le connaisseur de quelqu'un et le non-connaisseur d'un autre. Le réfèrent — quel qu'il soit, et reconnu comme tel — est ce qui rend ce recours possible et honorable, plutôt que laissé au hasard des rencontres : sa reconnaissance institue le rapport, en désignant vers qui se tourner. L'artisan de la donnée, lorsqu'il existera, sera le réfèrent ainsi reconnu pour le domaine propre de la donnée ; mais le rapport, lui, n'attend pas cet artisan pour fonctionner — il joue déjà, partout où un connaisseur reconnu peut lire ce qu'un autre ne sait pas

lire.

Le déchiffrement délégué n'appelle donc aucun concept séparé : il est entièrement couvert par cette probité — lire ou faire appel à un référent. Et l'on retrouve ici, du côté de la lecture, l'empêchement involontaire que le deuxième tome décrivait du côté du transport : l'incapacité, qui appelle un chemin ouvert. Le référent est celui qui ouvre ce chemin — non en forçant les secrets, qui relèvent d'une volonté et non d'une incapacité, mais en remédiant à l'incapacité de lire, là où un corpus manque.

L'enjeu est systémique

C'est par là que l'éthique de la lecture est systémique, et non individuelle. Une société data-littérée n'est pas une société où chacun sait tout lire — c'est impossible, et le vouloir serait l'ornière managériale. C'est une société qui *entretient les référents* vers qui les lecteurs non-spécialistes peuvent se tourner. Le devoir de lire inclut le devoir de recourir, et le recours suppose un tissu de référents que la collectivité doit entretenir.

C'est cohérent avec le fil de la sagesse collective. L'implication de chacun ne veut pas dire que chacun fasse tout, mais que chacun ou bien lise, ou bien sache vers quel référent se tourner — et que la société entretienne ces référents. Entretenir un tissu de référents n'est donc pas un supplément : c'est la condition même d'une lecture collective probe. Une société qui laisserait dépérir ses référents — qui les laisserait au hasard des rencontres, sans reconnaissance ni entretien — laisserait ses lecteurs non-spécialistes seuls devant le torrent, sommés d'une compétence universelle qu'aucun ne peut avoir. L'éthique de la lecture déplace ainsi le devoir de l'individu vers le système, sans en décharger l'individu : à chacun de lire ou de recourir ; à tous d'entretenir ce vers quoi recourir.

Cet entretien est précisément l'un des objets du niveau de décision que le tome précédent a nommé réflexif. Là où le lecteur, à son niveau, lit ou recourt — sa prise élémentaire, dont l'effet ne vaut qu'agrégé —, la collectivité, à son niveau, délibère sur ce qu'elle entretient : quels référents reconnaître, quelles capacités de lecture rendre accessibles, ce qu'elle tient pour devant être lisible par tous. C'est un acte par lequel une société observe ce que ses propres manières de lire et de déléguer produisent — et décide d'y maintenir, ou non, de quoi lire ce qui la gouverne. Entretenir les référents n'est donc pas une charité envers les non-spécialistes ; c'est l'acte par lequel une société se garde la capacité collective de lire, et donc de se gouverner, au lieu de l'abandonner à ceux qui sauraient lire pour elle. On rejoint ici, par l'autre bout, le risque entrevu au document sur la lecture automatique : la capacité de lire, si elle n'est pas entretenue comme un commun, se concentre — et une société qui ne lit plus ce qui la détermine s'en remet à d'autres, ou à des machines, du soin de le faire.

C'est aussi à ce niveau que se pose la question de l'artisan de la donnée

laissée ouverte plus haut. Si le référent ordinaire — celui qui connaît un sujet du monde — existe déjà et n'appelle qu'à être reconnu et entretenu, le référent du domaine propre de la donnée, lui, reste à instituer. Une société qui prend au sérieux le sur-débit et le risque qu'il fait courir à sa capacité de lecture aurait, parmi les choses à entretenir, celle-ci à *créer* : un artisanat de la donnée, avec sa formation et sa probité, vers qui le lecteur ordinaire pourrait se tourner quand ce qui le déborde n'est pas tel sujet particulier, mais la donnée elle-même. Le tome ne décrit pas ce métier — ce serait prescrire une forme, et la forme relève d'un autre travail. Il pose seulement que sa place est vacante, et que la laisser vacante a un coût, payé en capacité collective de lire.

Partie III — Le lecteur qui se sait

La posture finale

On peut maintenant nommer la posture finale, celle qui clôt le tome et la trilogie : le lecteur qui se sait. Se savoir, pour un lecteur, c'est savoir trois choses que les trois tomes ont établies.

C'est savoir qu'on est **situé** — que toute lecture se fait depuis une fenêtre bornée, qu'on ne déchiffre qu'à la profondeur de son corpus, et que la première probité est de connaître la borne de sa propre fenêtre. C'est savoir qu'on est **débordé** — que le torrent dépose plus qu'aucune fenêtre n'en peut recevoir, que la lecture est un goulot, et qu'il faut donc cadrer, déléguer ou accepter, sans qu'aucune de ces postures soit un salut. Et c'est savoir qu'on est **responsable** — que le torrent n'est pas une intempérie mais notre résultante, que l'abstention n'est pas neutre, et qu'on répond, comme portion de ce qui creuse le courant, de ce qu'on alimente et de ce qu'on laisse passer.

Le lecteur qui se sait n'est donc ni celui qui prétend tout lire — il sait que c'est impossible —, ni celui qui se laisse emporter en se disant victime — il sait que la vitesse, nous l'avons mise. C'est celui qui tient ensemble sa finitude et sa responsabilité : il lit ce qu'il peut, recourt pour ce qu'il ne peut pas, accepte de laisser passer ce qui pouvait l'être, et ne s'abstient pas de peser sur ce qui produit le débit. Ce n'est pas une consigne ; c'est une lucidité, et la responsabilité qui vient avec elle.

Ce que la trilogie aura dit

La trilogie s'achève ici ; regardons, pour finir, une dernière fois ce qu'elle aura dit. Le premier tome a montré que la donnée n'est pas un objet qu'on cueille, mais un prélèvement opéré par un acte de lecture sur une trace que le réel laisse de lui-même : la donnée naît à la rencontre d'un réel lisible et d'un lecteur que le réel a produit. Le deuxième tome a montré que la donnée n'est pas faite pour rester solitaire, qu'elle navigue parce qu'elle

est fixée, et que sa circulation, en s'emballant, produit un torrent qui dépose plus qu'aucune fenêtre n'en peut recevoir. Le troisième a montré que ce qui parvient ainsi n'est pas encore lu, que sans lecture la donnée redevient trace, et que le lecteur, situé et débordé, n'a d'autre voie que de lire avec probité, de recourir avec discernement, et de répondre de ce qu'il alimente.

Trois actes, un seul mouvement. L'inscription fait passer le réel au statut de donnée ; l'échange porte la donnée à portée ; la lecture en fait un sens vivant — ou ne le fait pas, et la donnée retombe en trace. La donnée est ce qui circule entre ces trois actes ; le lecteur situé est ce qui les accomplit tous trois, car celui qui inscrit lit d'abord une trace, celui qui transmet a d'abord lu, et celui qui lit pourra, à son tour, inscrire et transmettre. La trilogie n'a, au fond, décrit qu'une chose : la vague que le flux du réel a dressée, et qui, se sachant faite de l'eau de l'océan, lit l'océan, le transmet, et en répond.

La dernière phrase de la trilogie

Le premier tome s'achevait sur une image : une vague qui voudrait posséder l'océan, et qui n'est pourtant que de l'eau de l'océan momentanément dressée. Le deuxième s'achevait sur un retournement : l'instrument que l'homme s'était donné pour ne pas tout laisser emporter menaçait, à force d'abondance, de tout laisser filer de nouveau. Le troisième s'achève sur le lecteur qui se sait. Car ce qui décide, en dernier ressort, que le torrent ne laisse pas tout filer, ce n'est ni la circulation, qui a fait sa part, ni la masse, qui ne sait rien d'elle-même : c'est qu'un lecteur situé, quelque part, fasse d'une part de ce qui passe une donnée vivante — et sache, de l'autre part, ce qu'il a laissé retomber, et pourquoi. La vague ne possédera jamais l'océan. Mais elle peut, le temps qu'elle se dresse, en lire un fragment avec probité, le transmettre à une autre vague, et répondre de ce qu'elle aura su, ou négligé, de lire. C'est peu, à l'échelle de l'océan. C'est tout, à l'échelle d'une vague qui se sait.

« *Le monde est fait pour aboutir à un livre.* » Non : le monde n'aboutit à aucun livre, et nul torrent ne devient savoir de lui-même. Mais il a produit un être qui, lisant les traces que le monde laisse de lui-même, en fait des données vivantes — ou les laisse retomber en trace, faute de les lire. Tout, désormais, tient à ce qu'il sache lequel des deux il fait.

Repères

Pour les références mobilisées dans ce document — la critique de la récupération managériale et du sujet abstrait et neutre, la sagesse « à bon escient dans une situation singulière », la sagesse collective, les deux niveaux de décision et l'abstention non neutre, le référent

et l'empêchement involontaire, le travail d'ouverture des chemins, la vague et l'océan —, voir la *Bibliographie raisonnée du Tome 3*. Le statut de méthode est posé dans la *Préface méthodologique* ; le scribe et le contemporain, le champignon porté au pharmacien relèvent du statut des illustrations. Les concepts repris des tomes précédents — la critique de la littérature individualiste et la sagesse (premier tome, document 2), la probité de l'inscripteur (premier tome, documents 4 et 6), le canalière comme figure esquissée d'un référent qui rend autonome (premier tome, récit de l'essai), la probité de transport, l'empêchement involontaire et l'ouverture des chemins, la sagesse collective et les deux niveaux de décision dont le niveau collectif réflexif (deuxième tome, documents 4, 3 et 7), la vague et l'océan (premier tome, documents 6 et 7) — y sont établis. L'éthique de la lecture est minimale (un seul devoir : ne pas laisser passer pour lui ce qu'on a seulement vu), atemporelle (elle ne dépend d'aucune technique) et systémique (elle repose sur un tissu de référents entretenu par la collectivité, non sur l'individu sommé de tout savoir lire). Le **référent** est la catégorie générale et acquise — quiconque, sur le sujet auquel renvoie une donnée, en sait plus que le lecteur qui bute ; c'est une position relative, non une fonction instituée, et c'est elle qui fonde le recours. L'**artisan de la donnée** en est un cas particulier — le référent du domaine propre de la donnée — dont le tome établit qu'il n'existe pas encore comme métier : il n'est pas un acquis mais une proposition, dont l'essai déduit la nécessité et appelle la création, sans en décrire la forme. L'entretien du tissu de référents, et l'institution de cet artisan manquant, sont des objets du niveau de décision collectif et réflexif établi au tome précédent ; ils rejoignent, par l'autre bout, le risque de concentration de la capacité de lire et de renversement du référent vers la machine, nommé au document sur la lecture automatique.

*Ainsi s'achève le troisième tome, **La trace ou la donnée — Le lecteur situé à l'épreuve du flux***, et avec lui la trilogie* **À l'épreuve du flux***. La fabrication, la circulation et la réception de la donnée y ont été conduites comme les trois actes d'un seul mouvement : l'inscription qui prélève, l'échange qui transporte, la lecture qui actualise un sens — ou le laisse retomber en trace. Ce que le lecteur qui se sait fera, dans son présent, de ce que la trilogie aura établi pour longtemps, n'appartient plus à l'essai : cela appartient à son lecteur.**

Bibliographie raisonnée du Tome 3

Appareil de références du La trace ou la donnée

Cette bibliographie réunit les références propres au troisième tome de l'essai. Elle prolonge les *Bibliographies raisonnées* des deux premiers tomes, auxquelles elle renvoie pour tout le socle commun (Bergson, Whitehead, Peirce, Uexküll, Ackoff, l'ontologie processuelle, l'histoire de la donnée, la littérature, le mouvement de la donnée). Elle n'en répète pas le contenu : elle ajoute les références que la réception de la donnée — l'acte de lecture, le lecteur situé, la submersion, l'éthique de la lecture — appelle en propre. Comme les précédentes, elle est organisée pour rester utile dans la durée.

Ce qui ne changera pas

Aux fondations philosophiques

Peirce, Charles Sanders — *Collected Papers*, sur la sémiotique de l'indice et du signe conventionnel. Déjà mobilisé au premier tome pour distinguer la trace (signe causé, lié physiquement à ce qu'il marque) du signe arbitraire, il l'est ici pour fonder la distinction du présent tome entre *interpréter* (le genre : comprendre qu'une marque renvoie à autre chose qu'elle-même, vrai de toute marque) et *déchiffrer* (l'espèce restreinte : interpréter au moyen d'un code conventionnel). Le déchiffrement du tome est l'interprétation appliquée au signe conventionnel.

Uexküll, Jakob von — *Milieu animal et milieu humain (Umwelt und Innenwelt der Tiere, 1909 ; Streifzüge durch die Umwelten von Tieren und Menschen, 1934)*. La notion d'*Umwelt* — le monde propre qu'un organisme se constitue à la mesure de ses sens — est le soubassement direct du lecteur situé et de sa fenêtre. Le tome en retient le principe :

toute lecture est située, donc partielle, et la fenêtre n'est pas une prison mais la condition de toute vue.

Bergson, Henri — *Essai sur les données immédiates de la conscience*, 1889 ; *L'Évolution créatrice*, 1907. Pour la durée comme écoulement continu, soubassement de la temporalité de la lecture : l'acte de lire prend du temps, et ce temps n'est pas passé sous aucun seuil, à la différence du transport. Voir les bibliographies des tomes précédents pour le détail.

Sur l'attention et la lecture

Note sur l'économie de l'attention — L'idée que l'attention est une ressource finie, et qu'une abondance d'information produit une rareté d'attention, est couramment associée à Herbert Simon (formulations des années 1970 sur l'*attention economy*). L'essai en retient le principe de fond — l'attention est finie et non extensible à volonté, ce qui fait de la lecture le goulot du torrent — sans en mobiliser le formalisme économique, et conformément à la *Préface méthodologique*, sans en faire un diagnostic daté.

Note sur la difficulté de lire et les dispositifs de captation — Les phénomènes contemporains (difficultés de lecture observées, dispositifs d'accroche, gamification, accessibilité comme nouveau régime de la disponibilité) relèvent de la **forme**, datée, et trouveront leur place dans l'ouvrage de mise en pratique du tome, non dans le tome lui-même. Le tome énonce ce qui est vrai de l'acte de lire pour longtemps ; il ne juge pas les formes du présent.

Éthique et politique de la lecture

Note sur la récupération managériale et le sujet abstrait — La critique selon laquelle la littératie, telle que diffusée par les éditeurs commerciaux et les cabinets de conseil, dépolitise l'enjeu en le réduisant à un problème de formation individuelle, et présuppose un sujet abstrait et neutre, est établie au deuxième document du premier tome. Elle fonde, au présent tome, le refus d'une probité du lecteur entendue comme « savoir tout lire », et le caractère systémique de l'éthique de la lecture.

Ostrom, Elinor — *Governing the Commons*, 1990. Déjà mobilisée au deuxième tome pour la dimension politique du transport, elle éclaire ici la dimension collective de l'éthique de la lecture : l'entretien d'un tissu de référents est une affaire de gouvernance collective, irréductible à la somme des formations individuelles.

Renvois internes à l'essai

Le troisième tome s'appuie continûment sur les deux premiers. Les concepts suivants y sont établis et ne sont pas redéfinis ici :

- la donnée comme prélèvement, la métaphore de la sauvegarde et le modèle de langage comme sauvegarde qui diverge, les trois âges de la donnée — *Le flux et l'annotation* (premier tome, document 3) ;
- le flux d'observation, l'optimum observationnel, la chaîne étendue (*flux du réel → flux d'observation → données élémentaires → données consolidées → information → connaissance → sagesse*), la machine comme instrument dans une chaîne où l'humain garde l'intention, le LLM comme fusion de la bibliothèque, du bibliothécaire et du conteur — *Creuser le canal* (premier tome, document 4) ;
- les deux temps de la donnée, l'acte d'inscription et la fixation, les deux morts (péremption et disparition), le paradoxe de la duplication et l'unicité de l'acte, la fraîcheur qui ne se rattrape pas, les vitesses de péremption — *Les deux temps de la donnée* (premier tome, document 5) ;
- la lisibilité du réel, la trace causée opposée à la donnée voulue, le seuil que rien ne franchit tout seul, les cinq facultés du lecteur (percevoir, distinguer, interpréter, viser, inscrire), le lecteur situé, la fenêtre comme bande du spectre des temps, l'homme portion du flux, la vague et l'océan — *La trace et le lecteur* (premier tome, document 6) ;
- le torrent et la règle qui pointe les écueils sans les décrire, la lucidité responsable — *La vague et l'océan* (premier tome, document 7) ;
- le mouvement « privilège → commun » et l'histoire des bibliothèques, le mouvement « confier à l'outil ce qui est répétitif » — *De l'entaille à l'algorithme* (premier tome, document 1) ;
- l'ontologie objectale et sa critique, la pyramide DIKW et la sagesse « à bon escient dans une situation singulière », la récupération managériale, le sujet abstrait et neutre — *Lire, écrire, comprendre le monde par la donnée* (premier tome, document 2) ;
- le canalier comme figure esquissée d'un référent qui rend autonome, et non comme gardien qui dépossède — *Récit de l'essai* (premier tome, document 8) ;
- l'acte d'échange et le support de transport, la double navigation (spatiale et temporelle) et l'image de la spirale, le transport comme rapport entre deux déplacements et son critère d'accomplissement (la part du lecteur praticable), la donnée inaccessible comme transport inaccompli, la propagation comme agrégat des transports, les propriétés du mouvement (fidélité, temporalité, multiplication) et la probité de transport, la suppression du vieillissement de trajet par l'instantanéité, la stabilité comme rapport de vitesses, le torrent comme régime du réel marqué par nous, l'auto-amplification et ses deux moteurs (la boucle d'automatisation et la coexistence des régimes), la sagesse collective, la prise individuelle agrégée (puissance par fédération), les deux niveaux de décision (individuel

binaire et collectif réflexif, ce dernier de nature métacognitive) et l'abstention non neutre avec sa condition de validité (choix exposé et capacité acquise), le sur-débit relatif à la fenêtre et ses deux sources (la vitesse et la coexistence des régimes), l'empêchement volontaire (le secret) et involontaire (l'incapacité) du transport et le travail d'ouverture des chemins, l'irrigation — *De la source au torrent* (deuxième tome, documents 1 à 8) ;

- la distinction fond/forme, le statut des illustrations et des images directrices, le statut du « flux du réel », le rôle de l'IA — *Préfaces méthodologiques* des deux premiers tomes.

Concepts introduits par le présent tome

Pour mémoire, et sans prétendre clore leur élaboration, les concepts propres au troisième tome sont : l'**acte de lecture** (troisième geste fondateur, de structure percevoir → distinguer → déchiffrer, plus courte que l'inscription, et qui ne porte que sur de la donnée, jamais sur la trace brute) ; le **déchiffrer** comme espèce restreinte de l'interpréter, à profondeur relative au corpus ; le **seuil de sortie** (inscrire, calculer, dire, agir, ou rien — actes consécutifs distincts de la lecture) ; les **deux héritages du lecteur** (les facultés, héritées du flux ; le code, hérité de la transmission) ; la distinction de la **donnée muette** (relative, réversible) et de la **donnée morte** (seconde mort universelle, retombée en trace) ; la **donnée qui redevient trace** (cycle de retour du premier tome) ; les **bornes de la fenêtre** (perceptive, attentionnelle, interprétative) ; la **trace re-circulante** (donnée réellement produite par inscription automatisée, mais que nul humain ne lit, et qui tourne entre les machines sans franchir le seuil de la lecture) et le **risque de la délégation poussée** (l'éloignement de l'homme d'avec la donnée, l'atrophie de sa capacité de lire, et les deux pentes qui en découlent — la concentration de la capacité de lire chez quelques-uns, et le renversement du référent vers la machine, jusqu'au risque qu'une société ne puisse plus lire ce qui la gouverne) ; les **propriétés de la lecture** (sélectivité, temporalité, coût et fatigue) et la lecture comme **goulot du torrent** ; le **sur-plus de lecture** et l'**impossible bibliothèque** ; les **trois chemins du titre** (incapacité, désintérêt, péremption rapide), dont le dernier établit que toutes les traces non lues ne sont pas un échec ; les **trois postures** (cadrer, déléguer, accepter) et la délégation comme **héritage de la situation d'un autre lecteur** ; la **probité du lecteur** (lire ou faire appel à un référent) et le **rapport non-connaisseur / connaisseur** ; le **référent** comme catégorie générale (quiconque en sait plus, sur le sujet auquel renvoie une donnée, que le lecteur qui bute — position relative et non fonction instituée) et l'**artisan de la donnée** comme cas particulier *proposé et non acquis* (le référent du domaine propre de la donnée, métier qui n'existe pas encore et dont le tome appelle la création sans en décrire la forme) ; l'**éthique de la lecture** minimale, atemporelle et systémique.

Le tome reprend en outre du tome précédent, comme **critère** et non comme concept neuf, la **sagesse collective** et ses acquis — la prise individuelle agrégée, les deux niveaux de décision dont le niveau collectif réflexif, et l'abstention non neutre sous sa condition de validité (choix exposé et capacité acquise) —, en les appliquant aux trois postures du lecteur et à l'entretien collectif du tissu de référents. Ce qu'il y ajoute en propre n'est pas un concept mais une articulation : l'entretien des référents comme objet du niveau réflexif, noué au risque de concentration de la capacité de lire établi au document sur la lecture automatique.

Le **sur-débit relatif à la fenêtre**, établi comme seuil par le tome précédent, est ici repris et retourné : la face *réception* d'un concept dont le tome du mouvement avait posé la face *production*. C'est la soudure entre les deux tomes.

L'artisanat de la donnée — le métier du référent dont le domaine propre serait la donnée elle-même, esquissé au premier tome sous la figure du canalier — n'existe pas encore comme métier constitué. Le présent tome ne le présente pas comme un acquis, mais comme une **proposition** : il en établit la nécessité à partir de la probité du lecteur et du rapport non-connaissseur / connaissseur, et en appelle la création. Son élaboration — ce que seraient sa charte, sa formation, sa probité propre — relève d'un travail distinct de l'essai, que l'essai rend pensable sans l'accomplir, et ne saurait être tenue pour acquise sur la seule foi de ces pages.

Document rédigé en mai 2026.

La trace est donnée.

—

Le plan d'architecture du tome 2 a révélé la nécessité d'un tome 3, soudé au tome 2 à la jonction des deux faces du même problème.

Le plan, le tome 1 et le tome 2 sont joints à l'instruction. Il n'y a plus qu'à lancer.

J'instruis :

«

Suis le plan et rédige le tome 3 en entier. »

L'IA rédige.

—

Les deux premiers tomes ont décrit comment l'homme fabrique ses données, puis comment il les fait circuler jusqu'à produire un torrent que nul regard ne peut suivre. Ce troisième tome reprend là où le second s'était arrêté : au bord du lecteur, face au débit qui excède toute fenêtre. Il montre ce qui se joue quand la donnée parvient à portée sans être lue ; pourquoi ce qui n'est pas lu retombe en trace ; comment le lecteur, situé dans une fenêtre bornée par son corps, son corpus et son temps, peut — ou peut ne pas — accomplir l'acte qui fait basculer la trace en donnée ; et par quelles voies ce basculement échoue. Il établit ce que lire exige, ce que déléguer permet et ne permet pas, et quelle probité un lecteur doit à ce qu'il laisse passer.

Dans le fond, ce tome suit la donnée jusqu'à son dernier seuil : la lecture qui la fait exister, ou l'absence de lecture qui la laisse en trace.

Sur la forme, il clôt la trilogie — et pose, en guise d'ouverture, la figure de l'artisan de la donnée, dont la nécessité s'impose à l'issue des trois actes.